346

Michel-Service

571.

346

MICHEL PERRIN,

COMÉDIE - VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES,

PAR MM. MELESVILLE ET CH. DUVEYRIER.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE,

LE 19 FÉVRIER 1834.

Lb 60 70
Lettres-Ss 98. 70
Paris.

DUVERNOIS, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE-COUR, GALERIE DES PROUES,

Ancienne maison PONTHIEU et LEVAVASSEUR.

1834.

(551)

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

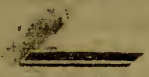
PERSONNAGES.	ACTEURS.
MICHEL PERRIN, ancien curé.	MM. Bouffé.
FOUCHÉ, ministre.	Monval.
DÉSAUNAIS, chef de division.	Klein.
JULES DE CRUSSAC.	Davenne.
BERNARD.	Paul.
THÉRÈSE, nièce de Michel Perrin.	Mlle. Hadeneck.
Chefs de bureau.	
Commis.	
Huissiers.	
Gendarmes.	

La scène se passe, au premier acte, dans la chambre de Michel Perrin.

Au deuxième acte, au ministère de la police.

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changemens de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

MICHEL PERRIN.



Le théâtre représente une chambre très simple, près des mansardes. La porte d'entrée au fond, à gauche de l'acteur. Du même côté et sur le premier plan, la porte de la chambre de Michel Perrin. Sur le deuxième plan, une cheminée avec un réchaud en terre. A droite et au fond, la porte qui conduit à la cuisine. Du même côté, sur le deuxième plan, une croisée. Quelques chaises de paille et deux petites tables, dont l'une est couverte de livres et de papiers. Un miroir au-dessus de la cheminée.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARD, *seul.*

(*Il entre par le fond, et écoute à la porte à droite.*) J'ai trouvé la clé chez la portière... Thérèse n'est pas encore rentrée... tant mieux! ça me donnera le temps de me remettre!... C'est-il drôle! je viens d'avoir peur... moi, un soldat de l'an III, un vainqueur d'Arcole! qui ai brûlé plus d'une fois la moustache des Autrichiens!... et avec agrément, j'ose le dire; qui, dernièrement encore, au 18 brumaire, malgré que je sois rentré dans la menuiserie et le civique, avais repris ma clarinette de cinq pieds pour donner un coup de main à mon petit général... Ah! dame! c'est que mon général Bonaparte... oh! oh! ne badinons pas...

AIR : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Au Saint-Bernard et sur le pont d'Arcole,
Toujours près d'lui, dans un jour de combat!
C'était mon drapeau, mon idole.....
Et, quoiqu'ça ne soit plus mon état,

Dès qu'on l'menac', je suis encor soldat !
Car, en prenant mon congé de réforme,
J'n'ai pas r'noncé, je m'en souviens,
Au droit qu'j'avais quand j'portais l'uniforme,
D'donner mes jours pour conserver les siens. } *bis.*

Enfin, j'ai eu peur... j'ai tremblé devant un blanc-bec, un muscadin en cadenettes... (*Après un silence.*) C'est que c'était bien lui ; je l'avais déjà reconnu, avant-hier, quand, au milieu de cette foule, il m'a glissé à l'oreille, en passant : « Ne dis à personne que je suis à Paris. » (*Autre silence.*) Que diable vient-il y faire... avec ses idées, ses opinions ? Je lui dois de la reconnaissance, c'est vrai ; mais s'il avait de mauvais desseins contre la république ou contre mon général... Minute ! n'y a pas d'amitié qui tienne !... Ah ! si j'avais quelqu'un au moins pour me donner un bon conseil !

SCÈNE II.

BERNARD, THÉRÈSE (*un pot au lait à la main et un pain sous le bras*).

THÉRÈSE, *qui a entendu les derniers mots.*

Eh bien ! me voilà, moi, monsieur Bernard.

BERNARD, *se retournant.*

C'est vous, ma petite Thérèse ?

THÉRÈSE, *gaîment.*

AIR : *Papa et maman.*

Oui, chaque matin,
Au marché voisin
Je vais encore
Avant l'aurore :
Lorsque l'on n'a pas
D'servante ici-bas,
Il ne faut pas
R'gretter ses pas.

BERNARD, *montrant la porte de Perrin, et faisant signe de parler bas.*

De votre oncl' ménageons la tête.

THÉRÈSE.

Dans Paris il court
Dès le point du jour :
(Montrant le pain et le lait.)
V'là son déjeuner que j'apprête.
Je me dépêchais ;
Car je me disais :
Ne tardons pas trop,
Et rentrons bientôt...
(Lui souriant.)
Quelqu'un, je crois, m'attend là-haut.

ENSEMBLE.

Oui, chaque matin,
Mon amour soudain
M'éveille encore,
Avant l'aurore ;
Et me dit tout-bas :
Viens, ne tarde pas,
Le bonheur conduira tes pas.

THÉRÈSE, *souriant.*

— Vous veniez finir notre armoire, n'est-ce pas?

BERNARD, *gaîment.*

J'allais me mettre à l'ouvrage. (*Otant son bonnet et retroussant ses manches.*) C'est commode, tout de même, d'avoir apporté un établi dans c'te petite cuisine, qui ne servait pas à grand'chose.

THÉRÈSE, *soupirant.*

O mon Dieu! à rien du tout... par de bonnes raisons.

BERNARD.

Ça fait' qu'en passant, je puis donner un coup de rabot à vot' mobilier; et plus tard, ça fera mon cabinet de travail.

THÉRÈSE, *posant le pain et le lait.*

Sur quoi aviez-vous donc besoin d'un conseil, tout-à-l'heure?

BERNARD, *avec embarras.*

Oh! sur rien... Une affaire de menuiserie... une persienne qui vient tout de travers...

THÉRÈSE, *le regardant.*

Vous mentez, monsieur Bernard.

BERNARD.

Moi?...

THÉRÈSE, *le menaçant.*

Vous mentez; ce n'est pas cela.

AIR : *de la Fiancée du Poitou.*

Car vous avez rougi,
Et j'en étais bien aise:
Je m'disais, n'vous déplaise,
Dès qu'il s'ra mon mari.....
Il n'pourra pas, je gage,
Me tromper en ménage.....
Sans qu'je l'sache, avant lui!

BERNARD, *riant.*

Vous croyez?

THÉRÈSE.

Ensuite... depuis deux jours... vous êtes triste... inquiet?

BERNARD, *à part.*

Est-ce qu'elle aurait vu mon jeune homme? (*Haut.*) Moi? du tout...

THÉRÈSE, *vivement.*

Comment, monsieur, vous n'êtes pas triste, malheureux; quand notre mariage est encore retardé... Ah! bien! c'est joli!...

BERNARD.

Si fait... Qu'est-ce que je dis donc?... je suis furieux!... Mais pourquoi notre mariage est-il retardé?

THÉRÈSE.

C'est tout simple : vous savez combien j'aime mon oncle?....

BERNARD.

Et moi donc! je me mettrais au feu pour lui! le citoyen Michel Perrin... un si brave homme!

THÉRÈSE.

Et un si bon cœur! si attaché à ma mère! Quoiqu'il ne fût pas riche! un pauvre petit curé de campagne, c'est tout dire! il nous envoyait sans cesse de l'argent, des cadeaux; et quand il est arrivé ici pour chercher un asile, a-t-il été désolé de ne plus trouver... que moi seule!... (*Elle essuie une larme.*)

BERNARD, *vivement.*

Et moi, qui ne vous abandonnerai jamais... ni votre oncle non plus. Mais comment ont-ils eu le cœur de le renvoyer de sa cure? Si celui-là a jamais conspiré, par exemple!

THÉRÈSE.

Ce ne sont pas les habitans... il en était adoré. Et d'ailleurs, il ne se mêlait de rien que de donner aux pauvres. Mais v'là qu'un beau jour, on entend battre la générale : c'étaient les représentans, qui étaient furieux de ce qu'on n'avait pas trouvé de suspects dans la commune, et qui venaient en chercher eux-mêmes.

BERNARD.

Des suspects ?... Ah! oui... les plus braves gens!...

THÉRÈSE.

Mon oncle ne pouvait pas manquer d'en être. Il fut obligé de se sauver, la nuit, sans ressources!.. et pendant trois ans, nous n'avons su ce qu'il était devenu.

BERNARD.

Ah! Dieu merci!... ce temps-là ne reviendra plus!... Mais qu'est-ce que tout ça fait à notre mariage? ... V'là votre oncle auprès d'vous... il ne peut manquer d'avoir une bonne place...

THÉRÈSE, *soupirant.*

Il ne la tient pas encore!...

BERNARD.

Laissez donc! un homme qui est instruit comme... la Bibliothèque nationale!... qui s'rait de l'institute d'Egypte, s'il voulait?

THÉRÈSE.

Oui, mais il est si simple! si timide!... un enfant lui ferait croire ce qu'il voudrait!... Tous les matins, il court pour trouver d'anciens camarades de collége, qui pourraient lui être utiles... Il n'en rencontre pas un.

BERNARD.

Comment fait-il donc son compte?

THÉRÈSE.

D'abord, il ne sort jamais sans se perdre! ensuite, il s'arrête à chaque pas pour lire les affiches sur les murs.

BERNARD, *riant.*

Diable!... il doit rentrer tard.

THÉRÈSE.

Pendant ce temps-là, il faut vivre... la couture ne va pas fort.

BERNARD.

C'est comme la menuiserie.

THÉRÈSE.

Toutes mes économies y ont passé... (*le regardant en dessous*) et même celles d'une autre personne...

BERNARD, *embarrassé.*

Comment?

THÉRÈSE, *de même.*

Oui, plus d'une fois, j'ai trouvé dans mon panier à ouvrage des secours... ses petites épargnes, sans doute?... Vous direz à cette personne que je ne veux plus de cela, entendez-vous, monsieur Bernard?

BERNARD, *vivement.*

Et pourquoi donc, mamzelle? Est-ce que mon argent n'est pas le vôtre? Et puisque nous devons nous marier...

THÉRÈSE.

Justement... c'est alors que vous vous tueriez pour nourrir toute la maison ! Je n'entends pas cela... voilà pourquoi j'ajourne le mariage.

BERNARD.

Mais pourtant...

THÉRÈSE.

Du reste, faut pas vous tourmenter.... j'ai encore de quoi aller pendant quelque temps!... (*A part, en regardant une pièce de monnaie.*) Oui, une pièce de trente sous pour notre dîner... c'est la dernière... (*avec un soupir*) et elle me coûte cher !

SCÈNE III.

LES MÊMES, MICHEL PERRIN, *en dehors.*

MICHEL PERRIN, *dans la rue.*

Thérèse !... Thérèse!

THÉRÈSE, *à Bernard.*

C'est lui!... (*Allant à la fenêtre.*) Où êtes-vous donc, mon oncle ?

MICHEL PERRIN.

Dans la rue, ma bonne.

THÉRÈSE.

Eh bien ! montez donc !...

MICHEL PERRIN.

Je ne peux pas, je suis en fiacre... jette-moi trente sous.... j'ai oublié de prendre de l'argent.

THÉRÈSE, *à part.*

Je crois bien !... (*Enveloppant sa pièce dans du papier.*) Adieu, notre dîner... (*Jetant le papier par la fenêtre.*) Voilà, mon oncle.

MICHEL PERRIN.

Merci, ma bonne.

THÉRÈSE, *à part.*

Heureusement que le déjeuner est payé. (*A Bernard.*) Ah! ça, monsieur Bernard, soyez gai... que ce pauvre oncle ne se doute jamais qu'il peut m'être à charge, au moins.

BERNARD.

Soyez donc tranquille. Je veux qu'il se donne au diable, tout curé qu'il est... Vous croyez que j'irais lui dire que depuis qu'il est ici !... vous ne savez comment suffire !... Pauvre cher homme, il y aurait de quoi le tuer... Laissez donc... je ne suis pas si maladroit, et... Chût! le voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MICHEL PERRIN, *entrant par le fond.*

MICHEL PERRIN.

Ouf!... cent deux marches tout d'une haleine... ça n'est pas mal, à mon âge... Et ce cocher qui me demandait pour boire !... comme je lui ai dit : « Citoyen cocher, mon cher » ami... la plus belle fille ne peut donner que... » (*Donnant une poignée de main à Bernard.*) Bonjour, mes enfans ! bonjour, Bernard.

BERNARD (1).

Salut, citoyen Perrin.

MICHEL PERRIN, *embrassant Thérèse.*

Et toi, ma petite Thérèse !... (*La regardant avec attendrissement*) je ne t'ai pas vue d'aujourd'hui, et si tu savais quel plaisir j'ai à te regarder... (*A Bernard.*) C'est qu'elle ressemble à sa mère, à ma bonne Madeleine...

---

(1) Thérèse, Perrin, Bernard.

AIR : *de Teniers.*

Oui, plus je vois ma Thérèse chérie,
Plus je crois revoir dans ses traits,
Ceux d'une sœur, ceux d'une amie.....
Oui, c'est elle que j'adorais !

(La regardant avec émotion.)

Dans ses yeux sa bonté respire.....
C'est son regard pour me charmer,
C'est sa bouche pour me sourire.....

THÉRÈSE, *tendrement.*

Et c'est son cœur pour vous aimer.

PERRIN.

Et sa petite moue, quand elle me grondait... parce qu'il faut vous dire qu'étant jeune, je n'avais jamais le sou.

BERNARD, *à part.*

Il me semble qu'à présent c'est absolument la même chose.

PERRIN, *toujours attendri.*

Et c'était Madeleine qui me glissait la pièce blanche, pour retourner au séminaire... Pauvre sœur !... et dire que je suis arrivé trop tard !

THÉRÈSE, *avec tendresse.*

Allons, mon oncle, ne parlons pas de cela.

PERRIN, *se remettant.*

Tu as raison... il ne faut pas s'attendrir, quand on a des affaires !... Mais c'est égal, je ne mourrai content que lorsque je t'aurai vue heureuse, mariée à un honnête garçon de ma connaissance... (*Il regarde Bernard de loin.*)

THÉRÈSE, *à part.*

Cher oncle !

PERRIN, *allant à Bernard qui est à l'autre bout du théâtre et lui montrant Thérèse, qui va auprès de la cheminée.*

Dis donc, Bernard, j'ai trouvé le cadeau que je veux lui faire le jour de vos noces... une demi-douzaine de couverts

d'argent... Ne dis rien !... J'ai déjà vu l'orfèvre!... c'est la première chose que j'acheterai... dès que je serai en fonds.

BERNARD, *à part.*

Qu'est-ce qui ne se mettrait pas en quatre pour un brave homme d'oncle comme ça !...

PERRIN, *haut.*

Ah ! ça ! Bernard, tu venais nous demander à déjeuner?

BERNARD.

Moi ?... Oh ! non...

PERRIN.

Ne vas-tu pas faire des façons?... Thérèse, dis-lui donc que c'est ridicule.

THÉRÈSE, *près de la cheminée.*

Certainement, monsieur Bernard ! j'ai compté sur vous.

BERNARD.

Ah ! si vous avez compté.... c'est différent. (*Il passe à droite du théâtre.*)

PERRIN, *se frottant les mains.*

Et tiens-toi bien, mon enfant. Si Bernard est comme moi, ton déjeuner trouvera à qui parler ! Le grand air... la satisfaction...

BERNARD, *vivement.*

Vous avez donc réussi?

THÉRÈSE, *venant auprès de son oncle* (1).

Comment, mon oncle?

PERRIN, *d'un air triomphant.*

Ah ! vous ne vous y attendiez pas... toi, surtout, Thérèse, qui me répétais sans cesse que je n'en viendrais jamais à bout...

THÉRÈSE.

Vous avez une place!...

---

(1) Bernard, Perrin, Thérèse.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PERRIN.

Que ne demandes-tu tout de suite si je ne suis pas second consul?... Ça ne marche pas si vite, mes enfans!... mais les choses sont en bon train.

THÉRÈSE.

Vous avez donc trouvé vos anciens camarades de Juilly?

PERRIN.

Précisément.

BERNARD, *regardant Thérèse.*

C'est-il heureux!

THÉRÈSE.

Contez-nous donc cela, mon oncle.

PERRIN.

J'ai d'abord été chez Camus... tu sais, le petit Camus... Oh! non, tu ne sais pas! un ancien camarade... Il venait d'être nommé directeur de l'enregistrement des Bouches-du-Rhône, et il était parti

THÉRÈSE.

Parti!...

PERRIN.

Ensuite, chez le gros Brigonnet... un tapageur!.. Il est colonel à l'armée du Danube.

THÉRÈSE.

Ainsi, vous ne l'avez pas vu non plus?...

PERRIN.

Ne voulais-tu pas qu'il quittât le Danube pour me recevoir? Mais le troisième n'était pas parti, lui!

BERNARD.

Ah!

PERRIN.

Un inspecteur-général des vivres!.... j'avais son adresse: faubourg du Roule, n°. 87. Et jugez de mon bonheur!... c'était son jour d'audience!

THÉRÈSE.

Enfin!

PERRIN.

Il n'y avait qu'une chose qui me déplaisait... tout en marchant, je me disais : Un jour d'audience.., c'est indiscret!... Il y aura une foule... et puis, le plaisir de me voir... il va bousculer ses affaires... renvoyer tout le monde !

BERNARD, *souriant.*

Oh ! il n'y avait pas de danger !...

PERRIN.

Enfin, j'allais toujours... Quand je crois être arrivé, je lève le nez pour chercher mon n°. 87... faubourg du Roule... et je lis au coin d'un mur : « Place de la Bastille !... »

BERNARD.

Comment?...

PERRIN.

Ah! ah ! je dis : ce n'est pas encore là !... J'entre chez un cordonnier pour savoir un peu dans quel pays je me trouvais. (*Riant.*) Juste ! à l'autre bout de Paris!... Il paraît qu'au lieu de tourner à gauche, j'avais pris à droite !

THÉRÈSE.

Là !... voyez donc!... s'exténuer ainsi !...

PERRIN.

J'en ai été bien dédommagé !... (*à Thérèse*) imagine que la femme du cordonnier était du pays... une brave Normande.... Nous avons causé de nos amis, de mes bons paroissiens!.. Et si tu avais vu quel ménage uni !... des enfans charmans!... Je leur ai donné une leçon de lecture, tout en me reposant... ça me faisait un plaisir!... ça me rappelait le bon temps... quand j'étais entouré de mes marmots, et qu'après la leçon, je les faisais danser avec mon violon.

BERNARD.

Vous les faisiez danser... un curé?

PERRIN.

Eh bien ! le grand mal !.. (*L'imitant.*) Vous les faisiez dan-

ser? Un curé ! Qu'est-ce qu'il y a donc là de si terrible?... Ah ! dam ! je n'étais pas toujours à gronder, à sermoner !... et j'avais mon système, qui en valait bien un autre.

AIR : *de Paris et le village.*

D'un malade, dès le matin,
Quand je soulageais la souffrance !
Quand je pouvais soulager un voisin,
Tendre la main à l'indigence !....
Dans un ménage quand la paix
Par mes soins était ramenée.....
En bon curé, moi je croyais
Avoir bien rempli ma journée !

THÉRÈSE.

Enfin, vous êtes retourné chez votre inspecteur des vivres...

PERRIN.

Ah ! bien oui !... l'heure de l'audience était passée... je n'en pouvais plus !... Mais je me suis dit : Voilà les choses en bon train, je puis me donner le plaisir de revenir en voiture.

THÉRÈSE.

Vous avez bien fait. (*Souriant.*) Mais gageons, mon oncle, que vous avez été enchanté de vous être trompé ?

PERRIN.

Comment?... cette petite voudrait me faire croire que j'ai peur de mes anciens amis...

THÉRÈSE, *le menaçant du doigt, en riant.*

Hum !...

PERRIN.

Du tout... (*Bas, à Bernard.*) C'est que c'est la vérité ! (*Haut.*) J'irai demain.

THÉRÈSE.

Ce ne sera plus jour d'audience ; vous ne le trouverez pas.

PERRIN.

Alors ce ne sera plus ma faute ; j'aurai fait humainement tout ce que je pouvais : je lui écrirai...

THÉRÈSE.

Aujourd'hui ?

PERRIN.

Vraiment ma bonne Thérèse, tu es sans pitié ! Tu vois ce pauvre Bernard qui tombe d'inanition...

BERNARD.

Oh ! ce n'est pas pour moi, citoyen Perrin.

PERRIN.

C'est pour toi comme... pour les autres. (*A Thérèse.*) Et ta crême qui s'en va !...

THÉRÈSE, *courant à la cheminée.*

Voilà, voilà, mon oncle !...

BERNARD, *à part.*

Je vois que le mariage n'est guère plus avancé. (*Il va prendre une petite table qui est auprès de la croisée, et la place au milieu du théâtre.*)

PERRIN, *s'asseyant à un bout de la table.*

A propos, Bernard, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a parlé de toi...

BERNARD, *troublé.*

Un jeune homme en cadenettes?

PERRIN.

Qu'est-ce qui te parle d'un jeune homme en cadenettes?... Du tout, c'est ton maître menuisier, qui t'a remis, à ce qu'il m'a dit, un journal pour moi.

BERNARD, *le tirant de sa poche.*

Ah ! c'est juste... le journal des frères Chaigneau, que vous aviez demandé.

PERRIN, *assis.*

Je lirai cela après déjeuner. Mets-le là, sur la table. (*Désignant celle où sont ses papiers*). (*A lui-même.*) Cette armée de réserve qui file sur Genève occupe tout Paris... on ne peut pas deviner sa destination.

BERNARD.

C'est vrai... on fait des enrôlemens, des revues ! encore une pour demain, au Carrousel ; cinq régimens !...

PERRIN.

Ça doit être un beau coup-d'œil ! Ah ! ah ! cela donne à penser aux mécontens... (*Pendant ce temps Thérèse met sur la table une serviette, des tasses et des cuillers.*)

BERNARD, *secouant la tête.*

Hum ! il y en a encore, des mécontens !! Eh ! tenez, j'ai un ami.... (*à part*) au fait, si je le consultais sans avoir l'air...

PERRIN, *mangeant une croûte.*

Eh bien ! tu as un ami ?...

BERNARD, *s'asseyant à l'autre bout de la table.*

Qui est fièrement embarrassé... un camarade d'Arcole !

PERRIN, *à Thérèse* (1).

Tu n'as pas oublié la cassonnade, ma bonne ? (*à Bernard*) Va toujours, je t'écoute.

BERNARD.

Avant d'aller en Italie, il avait brûlé quelques cartouches... là-bas, vous savez bien... cette autre guerre... si triste !... (*poussant un soupir*) vu que l'ennemi parlait français comme nous, et qu'il se battait à faire plaisir à voir !

PERRIN, *soupirant aussi.*

(Il coupe des tartines.)

Ah ! oui.

BERNARD.

Mon camarade, qui était dans les bleus, rencontre un jour les autres... Aux premiers coups il tombe !... il allait être haché ; quand l'officier ennemi, un jeune homme, l'aperçoit !

---

(1) Bernard, Perrin.

AIR : *Époux imprudent.*

Près de lui soudain il s'élance,
Il le relève, il le défend.....
A son courage il dut son existence.

PERRIN, *attendri.*

Digne jeune homme !

BERNARD, *vivement.*

Ah ! pour lui sûrement
Chacun de nous en aurait fait autant !
De pareils traits ne doiv'nt pas vous surprendre...
Entre ennemis nobles et généreux,
Lorsque l'on parl' la mêm' langue tous deux,
Il est si facil' de s'entendre.

PERRIN, *enchanté.*

C'est très bien !... Mais je ne vois là rien d'embarrassant.

BERNARD.

Attendez donc ; c'est que mon ami a rencontré son petit officier... ici, à Paris !

PERRIN.

Eh bien !

BERNARD, *s'échauffant.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y vient faire ?

PERRIN, *froidement.*

Eh bien ! est-ce que cela le regarde...

BERNARD, *s'animant.*

Songez donc qu'il était déguisé, et que le parti pour lequel il s'est battu ferait croire naturellement...

PERRIN, *souriant.*

Tu crois qu'il viendrait faire un 18 brumaire aussi, lui ?... Ps't ! il ne s'est pas levé assez matin pour ça ! D'ailleurs, qu'est-ce que veut ton camarade ? sur des soupçons... le dénoncer ? faire le métier le plus vil, le plus lâche : celui d'espion !

BERNARD, *repoussant cette idée.*

Ah!

PERRIN, *sérieusement.*

Qu'il y prenne garde, Bernard! l'honneur d'un soldat doit être pur et sans tache! Le secret d'un ami est, pour tout honnête homme, comme le secret du confessionnal : il doit mourir dans le sein de celui qui l'a reçu. (*Changeant de ton.*) Qui te dit, d'ailleurs, que ce jeune homme n'est pas à Paris pour toute autre chose?.. pour faire sa soumission, pour prendre du service? il est peut-être de l'armée de réserve!

BERNARD, *avec joie.*

Vous croyez?

PERRIN.

Laissons faire le premier Consul, mes enfans; il n'est pas maladroit, voyez-vous; et dès que le gouvernement pense que...

THÉRÈSE, *posant la casserole sur la table.*

Allons, laissez là le gouvernement, et déjeunez.

PERRIN, *gaîment.*

Thérèse a raison! laissons le gouvernement tranquille, et déjeunons!... (*A Thérèse.*) Mets-toi là, ma petite... entre nous deux. (*Thérèse s'assied à table entre Bernard et Perrin.*) Une odeur excellente, ce café!... Chère enfant, c'est que maintenant c'est toute ma joie!... (*Regardant Thérèse.*) Je la vois encore, quand elle est venue m'ouvrir la porte!.. sa petite mine... une toilette modeste... avec sa petite croix au cou... (*La regardant avec surprise.*) Eh bien! Thérèse, où est-elle donc, ta croix?

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Ma croix!...

PERRIN.

C'est celle de ta mère... elle ne doit jamais te quitter... Elle n'est pas perdue, j'espère?

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Non... non, mon oncle... je l'ai donnée... hier matin à raccommoder.

BERNARD, *naïvement.*

Bah! vous l'aviez encore hier soir... (*Thérèse lui marche sur le pied.*) Oh!...

PERRIN.

Qu'est-ce que c'est?

BERNARD.

Rien..: rien... citoyen Perrin... j'ai rencontré le pied de la table...

PERRIN.

Mais, enfin cette croix?...

BERNARD, *sans voir les signes de Thérèse.*

Mon Dieu! il ne faut pas vous inquiéter, allez... c'est qu'elle n'ose pas vous dire... ça arrive tous les jours, dans nos états!.. Un moment de gêne, un surcroît de dépenses... qu'on n'attendait pas...

PERRIN, *frappé.*

Ah!.. j'entends!...

(Il se lève lentement et jette sa serviette sur sa chaise.)

THÉRÈSE.

Eh bien! mon oncle... qu'avez-vous donc?

PERRIN, *ému.*

Rien!... rien... je n'ai plus faim.

THÉRÈSE, *se levant.*

Comment... vous qui tout-à-l'heure...

PERRIN, *de même.*

Oui, je croyais... on s'imagine, comme ça... que le grand air... l'exercice... et puis, pas du tout... c'était une fausse faim.

THÉRÈSE, *allant à lui.*

Ah! mon oncle, je vais croire que mon café...

PERRIN, *plus ému.*

Ton café, chère enfant!... il est comme toi... ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait au monde! (*L'embrassant sur le*

front et d'une voix émue.) Et moi qui ne m'apercevais pas !... Pauvre petite !... un ange !... qui se sacrifie... (*Essuyant une larme.*) Ah ! ça ne peut pas durer comme ça...

(Il rentre dans sa chambre qui est à gauche.)

SCÈNE V.

BERNARD, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *après un silence.*

Là !... vous avez fait de belle besogne !

BERNARD, *interdit.*

Est-ce que je pouvais deviner ?... Est-il susceptible !

(Il se lève, et replace la table auprès de la fenêtre.)

THÉRÈSE.

Il y avait une heure que je vous marchais sur le pied... Mais vous ne comprenez rien. Il sait maintenant que ma croix est en gage, et il est capable de se laisser mourir de faim...

BERNARD.

Allons, mamzelle, ne pleurez pas ; il faut absolument la ravoir, cette croix.

THÉRÈSE.

Et comment ?

BERNARD, *tâtant ses poches.*

Je m'adresserais bien au bourgeois ; mais je suis déjà en avance d'une quinzaine.

THÉRÈSE.

Attendez !.. j'ai un mémoire chez une belle dame... qui me renvoie toujours ; ces gens riches, ça ne paie jamais ! Mais aujourd'hui, je la prierai tant...

BERNARD.

Je vas vous accompagner...

THÉRÈSE.

Non ; restez près de mon oncle...

BERNARD, *voulant prendre son bras.*

Pourquoi donc?... nous reviendrons plus vite...

(La porte du fond s'ouvre, Jules paraît.)

THÉRÈSE.

Ah !... un étranger...

BERNARD, *à part.*

C'est mon diable de jeune homme ! Je ne pouvais pas l'échapper.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULES, *habillé à la mode du temps.*

JULES (1).

Eh ! le voilà, ce cher Bernard ! Parbleu ! j'arrive à temps... tu ne m'attendais pas !

BERNARD, *embarrassé.*

Non, vraiment... Je suis enchanté...

JULES.

J'ai passé chez ton maître menuisier, qui m'a dit que tu ne bougeais plus d'ici. (*Regardant Thérèse.*) Je n'en suis pas étonné.

THÉRÈSE, *à Bernard, bas.*

C'est un de vos amis?

BERNARD, *idem.*

Oui... Une connaissance de l'armée. (*Haut.*) J'allais sortir...

JULES.

J'en suis fâché; car il faut que je te parle.

---

(1) Thérèse, Bernard, Jules.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

THÉRÈSE.

Mon Dieu, que je ne vous gêne pas, messieurs... causez tout à votre aise... je me sauve.

BERNARD.

Comment! Mais permettez...

AIR : *Walse du duc de Reichstadt.*

Il faut accompagner sa femme.

THÉRÈSE.

Restez donc tous les deux,
Dès que l'amitié vous réclame,
Restez donc, je le veux.
(A mi-voix.)
D'avance faites vos études,
Puisqu'on doit nous unir...
Prenez les bonnes habitudes
(En riant.)
Et tâchez d'obéir.

ENSEMBLE.

BERNARD et JULES.

Puisque l'amitié $\frac{\text{me}}{\text{vous}}$ réclame,
Demeurons tous les deux;
Il faut obéir à sa femme :
Je me rends / Rendez-vous à ses vœux.

THÉRÈSE.

Puisque l'amitié vous réclame,
Restez donc tous les deux:
Il faut obéir à sa femme;
Restez-donc, je le veux.

(Elle sourit à Bernard, fait une petite révérence à Jules, et sort par le fond.)

SCÈNE VII.

BERNARD, JULES.

JULES, *regardant sortir Thérèse.*

Très jolie, ma foi! je t'en fais mon compliment (*Voyant son air contraint.*) Ah! ça, mais dis-moi donc, Bernard, tu me fais une singulière figure : est-ce que tu as déjà oublié...

BERNARD, *vivement.*

Que je vous dois la vie? Non, vraiment; et plût au ciel que je pusse vous rendre le même service, au prix de tout mon sang! Vous verriez que Bernard n'est point un ingrat. Mais c'est justement parce que je vous suis dévoué, parce que je sais que vous êtes un brave et digne jeune homme, que votre présence ici me fait trembler. J'ignore quel est votre nom, votre rang; mais le drapeau sous lequel je vous ai connu, le parti que vous défendiez : tout me dit que vous courez des dangers à Paris.

JULES, *froidement.*

Aucun.

BERNARD, *étonné.*

Comment! Vous avez donc renoncé?...

JULES, *de même.*

Absolument.

BERNARD, *avec joie.*

Est-il possible?

JULES.

Nous suivions une fausse route. La guerre civile! des déchiremens intérieurs! lorsque nous voulons tous la gloire et le bonheur de notre belle France! Fi donc! c'était une folie!... j'ai changé de projet.

BERNARD, *lui serrant la main.*

Ah! vous n'imaginez pas le bien que vous me faites. Main-

tenant, disposez de moi, de ces jours qui vous appartiennent : je serai fier de les exposer pour vous.

JULES, *lui tendant la main.*

Touche là : j'y comptais.

BERNARD.

Auriez-vous quelque insulte à venger ?

JULES.

Non !... (*se reprenant*) mais, avant tout, pourquoi as-tu donc quitté le service si jeune ?

BERNARD, *montrant sa main.*

Rapport à une blessure...

JULES.

Qui ne t'empêchait pas de manier un fusil.

BERNARD, *souriant.*

Non ; mais un peu d'humeur... un passe-droit...

JULES, *à part.*

Nous y voilà. (*Haut.*) Et si l'on t'offrait l'occasion de regagner le grade que tu mérites ?

BERNARD

Comment ?

JULES, *baissant la voix.*

Chut !... Une expédition secrète se prépare.

BERNARD, *à part.*

L'oncle avait raison... l'armée de réserve. (*Haut.*) Une expédition pour le bien de la France ?

JULES.

Pour le bien de la France.

BERNARD, *se grattant l'oreille.*

Diable !... Un grade ?

JULES.

Et cinquante louis d'avance.

BERNARD, *étourdi.*

Cinquante louis ! Dieu ! une fortune ! Ce pauvre oncle ! Thérèse ! je pourrais les secourir, me marier à mon retour ! (*Haut.*) C'est dit, je suis prêt.

JULES, *lui donnant un papier.*

Mets ton nom là-dessus.

BERNARD, *gaîment, et allant à la table pour signer.*

De tout mon cœur ! et vous verrez un luron qui ne boudera pas. (*Regardant le papier.*) Tiens ! quels drôles de noms ! Il n'y a donc pas d'anciens camarades ? (*Lisant,*) « Lecogneux, Landri, Jean Durand... »

JULES.

C'est moi.

BERNARD, *le regardant.*

Vous ? Laissez donc ! vous ne vous appelez pas Jean Durand ! vos soldats vous donnaient un titre...

JULES, *avec impatience.*

Qu'importe ?

BERNARD, *jetant le papier sur la table et allant à lui.*

Ah ! un moment ! des noms supposés !

AIR : *Les Russes m'ont rendu visite.*

On n'y met point tant de mystère
Lorsque l'on va droit son chemin.
Cette entreprise à l'honneur est contraire ;
Oui, maintenant j'en suis certain,
Je veux savoir quel est votre dessein,...
Parlez, Monsieur, tout ici vous accuse !.....
A vos projets comment peut-on
Prêter son bras... quand on refuse
De leur prêter le secours de son nom ?

JULES.

Quelle idée !

BERNARD.

Non, monsieur ; et j'exige avant tout que vous me disiez...

JULES.

Eh bien! puisqu'il le faut absolument... Silence! voici quelqu'un.

(Il lui serre la main.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MICHEL PERRIN *sortant de sa chambre; il a l'air rêveur.*

PERRIN, *à lui-même.*

Oh! ça ne peut pas durer comme ça! (*Il aperçoit les deux jeunes gens.*) Hein! qu'est-ce que c'est?

BERNARD (1).

Ne faites pas attention, cher oncle! un de mes amis... le citoyen...

JULES, *l'interrompant.*

Jean Durand.

PERRIN, *préoccupé.*

Le citoyen Jean Durand?... il vient nous demander à dîner? (*A part, se reprenant.*) Oh! qu'est-ce que je dis donc?

BERNARD.

Du tout, c'est pour une affaire...

JULES.

Une commande très pressée...

PERRIN, *passant à droite et s'asseyant près de la table.*

Bien... bien!... causez, mes enfans; que je ne vous gêne pas.

BERNARD, *bas à Jules.*

Impossible devant lui. (*Montrant la porte de la cuisine.*) Mais j'ai là mon atelier.

---

(1) Jules, Bernard, Perrin.

JULES, *bas.*

A la bonne heure... car je ne te quitte pas que tu ne sois des nôtres.

BERNARD, *l'entraînant.*

Et moi, que je ne sache tout... Venez ! venez !

(Ils disparaissent.)

SCÈNE IX.

MICHEL PERRIN, *assis, à lui-même.*

Oh ! bien décidément, ça ne peut pas durer comme çà... Pauvre petite !.. Et moi qui ne m'aperçois de rien... je me promène, je dors, je mange !... (*avec un soupir*) je mange deux fois plus qu'à l'ordinaire !... c'est vrai, ça a l'air d'un fait exprès... L'inquiétude, l'agitation, me donnent des appétits désolans !... Et voilà vingt-deux jours... oui, ma foi, je suis arrivé le premier décadi... vingt-deux jours que je vis à leurs dépens... qu'ils se privent de tout, qu'ils vendent même !... (*Il se lève et marche avec agitation.*) Ah ! Michel ! Michel ! toi qui devrais être leur appui, leur providence... (*D'un ton résolu.*) Allons, il faut prendre un parti... il faut travailler, n'importe à quoi... Après tout, j'ai des bras comme un autre, et je ne vois pas pourquoi un ancien curé...

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Par malheur, je ne sais rien faire ;
(Montrant la cuisine.)
Souvent j'ai voulu m'essayer
Avec Bernard..... j'en désespère !
Je suis très mauvais menuisier !....
J'ai beau me retrousser la manche,
Et me démener comme un fou.....
(Faisant le signe de scier.)
Je prends mon genou pour la planche,
(Faisant le signe de clouer.)
Et je prends mon doigt pour le clou.

Et alors ce sont des histoires de compresses et de cataplasmes à n'en plus finir! Mais il y a d'autres occupations... des écritures.... (*Il aperçoit le* Journal *sur la table.*) Ah! ce journal! voyons un peu dans les annonces... (*il s'assied et prend le journal*) car les amis... je n'y compte plus... D'ailleurs, il n'y a pas un moment à perdre. (*Parcourant le journal.*) Hum! « On désire trouver un homme instruit et probe...» Voilà mon affaire! « qui soit en état de verser vingt mille » francs dans un fonds de commerce... » Votre serviteur... Allez donc demander vingt mille francs à un homme qui n'a jamais pu mettre deux sous de côté. (*Lisant toujours.*) « Ar- » mée de réserve... » Voilà mon malheur, c'est que je n'ai jamais eu d'armée de réserve!... (*Regardant toujours le journal.*) « Le ministre de la police générale rappelle l'arrêté des » consuls du 7 ventôse... » Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là!.. Signé Fouché. (*Avec joie.*) Fouché!... est-ce que ce serait Joseph Fouché... mon meilleur ami, mon camarade des Oratoriens? Par exemple, celui-là n'aurait rien à me refuser... (*S'arrêtant.*) Oh! non! quelle apparence! lui, ministre!... Et pourquoi pas? on a vu tant de choses... Il avait de l'esprit... bon enfant, mais adroit et rusé comme un chat... Il aurait bien pu se faufiler... (*Se levant.*) Si j'y allais? Non: s'il me recevait mal, je serais forcé de ne plus l'aimer... j'aime mieux lui écrire; s'il ne me répond pas, je dirai: ce n'était pas lui, et il n'en sera ni plus ni moins... (*courant à la table*) c'est cela! J'ai justement là une feuille de papier... je n'en ai qu'une, par exemple, mais je ne peux pas l'employer pour une meilleure occasion!... (*S'asseyant et prenant la plume.*) Mon pauvre Joseph!... la main me tremble rien que d'y penser... (*Ecrivant.*) Citoyen ministre... (*A lui-même.*) Il ne peut pas m'avoir oublié, nous étions *faisans* à Juilly, et plus tard, répétiteurs de philosophie à Nantes.... Mais maintenant qu'il est ministre, il ne se souviendra peut-être plus d'avoir été philosophe... (*Ecrivant.*) Citoyen ministre! (*On frappe au fond.*) Entrez!

SCÈNE X.

MICHEL PERRIN, *à la table*, FOUCHÉ, *en redingote bleue, très simple, du matin.*

FOUCHÉ, *au fond.*

Je crois que je me suis trompé de porte.

PERRIN, *écrivant.*

« J'ai l'honneur de te demander... » je n'ai jamais beaucoup aimé le tutoiement républicain ; mais entre camarades... (*écrivant*) « de te demander une audience particulière. »

FOUCHÉ, *à part.*

Le plus sûr est de m'informer. (*A Perrin.*) Le citoyen Michel Perrin?

PERRIN, *levant le nez.*

C'est ici... (*voulant le faire asseoir*) donnez-vous donc la peine...

FOUCHÉ, *le regardant à part.*

Eh! mais! c'est lui! oui, vraiment! Bon Michel!... il n'est pas changé.

PERRIN, *la plume en l'air.*

Puis-je savoir ce qui me procure?...

FOUCHÉ.

Je viens de la part... d'un de vos amis...

PERRIN, *cherchant.*

Un de mes amis?

FOUCHÉ, *à part.*

Il ne me reconnaît pas!

PERRIN, *à part.*

Ah! peut-être mon directeur des vivres qui envoie...

(*Haut.*) Mille pardons, citoyen, je suis à vous... c'est que j'écris à mon ami Joseph...

FOUCHÉ.

Joseph Fouché? le ministre?

PERRIN, *vivement.*

— Décidément, il est donc ministre!... Ah! vous le connaissez aussi?

FOUCHÉ.

Fouché!.. Beaucoup.

PERRIN.

Ah! vous le connaissez!.. et dites-moi, est-il toujours bon enfant? Croyez-vous qu'il me recevra bien?

FOUCHÉ, *souriant.*

Lui!... il est capable de venir vous voir le premier.

PERRIN.

Ah! bah!.. comment saurait-il jamais que je suis ici?.. Pauvre homme!.. il ne peut pas...?

FOUCHÉ.

Pourquoi donc? dans sa position, on doit lui rendre compte de toutes les personnes qui arrivent à Paris; il aurait pu voir votre nom... et le nom d'un ami d'enfance est si doux à retrouver!.. On le croit dur, insensible, parce qu'il estime ce qu'ils valent tous ceux qui l'environnent! Mais, un ami, un véritable ami! ce serait une bonne fortune inespérée... et s'il sait que vous êtes à Paris, depuis un mois, sans être venu le voir! comment donc, se dira-t-il, parce que je suis ministre, je crois que Michel fait le fier.

PERRIN.

Le fier!... moi!.. ah!... un si bon *faisant!* (*souriant*). Mais ce nom de Michel... il vous a donc parlé de moi?..

FOUCHÉ.

Sans doute.

PERRIN, *ému.*

Est-il possible!... il n'a pas oublié ce temps où tout était commun?..

FOUCHÉ *vivement.*

Les livres, les pensums du père VIEL...

PERRIN.

Les confitures que son père lui envoyait...

FOUCHÉ, *s'animant.*

Toujours partage égal!...

PERRIN, *de même.*

Oh! non,.. il avait déjà de l'ambition... il lui fallait toujours les tartines les plus longues... mais c'était juste... il me donnait un coup de main dans mes thèmes.

FOUCHÉ, *vivement.*

Que vous lui rendiez dans ses querelles...

PERRIN, *souriant.*

En coups de poings! c'est vrai! j'étais petit... mais tout nerfs!.. Je me rappelle, entre autres, un superbe combat... le combat des Horaces... trois contre trois.

FOUCHÉ, *retrouvant ses souvenirs.*

Oui, oui... Joseph venait d'être renversé...

PERRIN.

D'un coup de *Gradus ad parnassum!*

FOUCHÉ.

Vous vous élancez comme un lion...

PERRIN, *fermant les poings.*

Comme un tigre!.. et je reçois la plus belle tape!...

FOUCHÉ, *le regardant avec intérêt et montrant le sourcil.*

Là!.. là!..

PERRIN, *s'animant.*

Mais j'étends mon gaillard!.... pas du tout.... je ne voyais pas un grand...

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

FOUCHÉ *vivement.*

Mathieu...

PERRIN.

Qui accourait derrière moi...

FOUCHÉ, *s'oubliant.*

C'est alors que je te crie : « Prends garde à toi, Michel ! »

PERRIN, *interdit et le regardant.*

Comment ! tu m'as crié : Vous m'avez... tu... toi ?

FOUCHÉ, *lui ouvrant ses bras.*

Eh !... allons donc !... voilà une heure que tu aurais dû me sauter au cou !...

PERRIN, *dans ses bras.*

Joseph !... mon bon Joseph !... (*d'une voix émue*) il serait possible !... Oh ! oui, c'est toi... c'est bien toi !... car tu as les larmes aux yeux !

FOUCHÉ, *attendri.*

Michel !...

PERRIN, *s'essuyant les yeux.*

Ah ! que ça fait de bien !... Je ne t'aurais pas reconnu !... comme tu es changé, mon pauvre Joseph... mais c'est égal ! ...

AIR : *de Colalto.*

Oui, je retrouve tous ces traits
Que j'ai chéris dès mon enfance !....
Et, j'en suis sûr, même au fond d'un palais,
Ton cœur n'a point changé dans cette longue absence.
(Le regardant.)
Non, je le vois.... et cet air attendri
Doit m'enlever toute crainte sinistre !....

FOUCHÉ, *parlant.*

Comment ?...

PERRIN, *achevant l'air.*

On craint toujours dans les yeux d'un ministre
De ne plus voir le regard d'un ami !.....

FOUCHÉ.

Quelle folie!... tu avais peur de moi?...

PERRIN.

Ecoute donc!..... dans ta position, entouré des heureux que tu fais... des gens les plus distingués.

FOUCHÉ, *souriant.*

Hum! mon ami... c'est bien mêlé!

PERRIN.

Un beau ministère!... car je ne suis pas au courant de tout cela... mais tu as un beau ministère!...

FOUCHÉ.

Le plus important, du moins!...

PERRIN.

Et tu t'en acquittes bien.

FOUCHÉ, *souriant.*

Pas trop mal...

PERRIN.

Tu fais le modeste... je suis sûr que tu y es adoré?...

FOUCHÉ, *secouant la tête.*

Oh! l'adoration!... ce n'est pas précisément là ce qu'un ministre inspire!... On est injuste dans le monde! on veut de l'ordre, du calme, et l'on ne tient pas compte des difficultés.... (*Regardant sa montre.*) Mais, pardon, voici l'heure du conseil... il faut que je te quitte. Ah! ça, Michel, tu viendras me voir?... le matin... nous causerons...

PERRIN, *étourdi.*

Comment! comment! tu vas déjà me quitter?

FOUCHÉ.

Mes collègues m'attendent.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

PERRIN, *le retenant.*

Eh bien! qu'ils t'attendent; ils te voient tous les jours, tan-

dis que moi, je ne t'ai pas encore dit un mot. Tu vois : je t'écrivais. Assieds-toi, je t'en prie (*il le fait asseoir auprès de la table*), sans cela je ne serais pas à mon aise (1). (*A part.*) Dire que je tiens là le ministre !... sous ma main ! (*Haut.*) Vois-tu, il s'agit d'une affaire qui ne souffre aucun retard. Tu n'as pas oublié que je fus nommé à une petite cure de Normandie...

FOUCHÉ.

Où tu as fait beaucoup de bien. Les pauvres secourus, l'école rétablie...

PERRIN, *émerveillé.*

Tu sais tout cela ?

FOUCHÉ, *souriant.*

Si je n'étais pas pressé, je ne saurais rien, et je te laisserais le plaisir de me tout conter. (*Regardant sa montre.*) Mais je n'ai que dix minutes à te donner.

PERRIN.

Il ne m'en faut pas cinq ! Ce n'est pas moi qui voudrais abuser... Un temps si précieux !

FOUCHÉ.

La cure fut supprimée...

PERRIN.

Oui... la terreur!.. Quel temps ! Ah ! si tu avais été là, dans le gouvernement ! ce n'est pas toi qui aurais souffert...

FOUCHÉ, *l'interrompant.*

Mon ami, je t'ai dit que j'étais pressé.

PERRIN, *tremblant*

C'est juste... Je voulais te dire... qu'est-ce que je voulais donc te dire ?

FOUCHÉ.

Voilà déjà deux minutes de passées !

---

(1) Fouché *assis*, Perrin.

PERRIN, *se troublant davantage et perdant la tête.*

Ah! mon Dieu! je n'en ai plus que huit... Suis-je malheureux!.. j'ai une foule de choses... et n'avoir que huit minutes, tandis qu'il y a des gens.,.

FOUCHÉ.

Mais parle donc, au lieu de te désoler.

PERRIN, *tout-à-fait troublé.*

Non, je n'aurais jamais le temps... (*il s'assied devant Fouché, et se croise les bras*) et décidément j'aime mieux ne te rien dire.

FOUCHÉ, *se levant et allant à lui.*

Ah! ça, es-tu fou? Voyons... tu es venu te réfugier à Paris?

PERRIN.

Ah!... Voilà que tu me remets sur la voie... (*Balbutiant.*) Oui... près de ma sœur... que je n'ai plus trouvée... mais sa fille... une orpheline, un ange, mon ami!.. Elle allait se marier à un brave garçon... menuisier de son état... excellent ouvrier... si tu avais même besoin de quelques objets... tu ne pourrais pas mieux t'adresser... (*geste d'impatience de Fouché*) tu as raison... ce n'est pas de cela qu'il est question!.. c'est-à-dire, ça s'y rattache dans un sens... parce que ces pauvres enfans... devaient se marier... et leurs économies... qu'ils ont mangées... c'est-à-dire que nous avons mangées...

FOUCHÉ, *avec impatience.*

Enfin, enfin!...

PERRIN, *vivement et avec volubilité.*

Enfin, enfin... c'est pour te dire qu'ils n'ont plus rien, ni moi non plus; et que si tu ne trouves pas le moyen de me donner une petite place dans tes bureaux, je ne sais plus à quel saint me vouer.

FOUCHÉ, *riant.*

Eh bien! tu ne pouvais pas commencer par là?

PERRIN.

Si tu crois que c'est facile... (*s'essuyant le front*) j'en sue à grosses gouttes.

FOUCHÉ.

Te placer... dans mes bureaux?

PERRIN.

Ou ailleurs. La moindre des choses... Je ferai tout ce que l'on voudra.

FOUCHÉ, *voulant sortir.*

J'y penserai.

PERRIN, *l'arrêtant.*

Non, Joseph, ce n'est pas ça; il ne faut pas dire : j'y penserai! il faut dire : Michel, j'ai trouvé ton affaire.

FOUCHÉ.

Eh bien! va voir Désaunais.

PERRIN.

Désaunais?

FOUCHÉ, *prêt à partir.*

Un de mes chefs de division.

PERRIN.

C'est que je suis brouillé avec les noms, et si tu ne m'écris pas celui-là...

FOUCHÉ, *écoutant du côté de la cuisine.*

Chut!... nous ne sommes pas seuls!..

PERRIN, *étonné.*

Comment?

FOUCHÉ.

On a parlé près de nous!

PERRIN.

A-t-il l'oreille fine!... Je n'ai rien entendu...

FOUCHÉ.

Oui, mais moi!... l'habitude... (*Voyant entrer Bernard et Jules.*). Qu'est-ce que je te disais?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BERNARD, JULES, *sortant ensemble du cabinet à droite* (1).

BERNARD, *vivement et à voix basse.*

Jamais! jamais!... la vie d'un homme!... de mon ancien général!...

JULES, *le retenant en voyant les autres personnages.*

Tais toi!...

PERRIN, *à Fouché.*

C'est juste, j'avais oublié!.. Bernard, le futur de ma nièce, et un jeune homme qui venait pour une commande... (*cherchant le nom*) le citoyen... le citoyen...

JULES, *avec aplomb, et se présentant devant Fouché.*

Jean Durand... entrepreneur du théâtre des Jeunes-Artistes.

FOUCHÉ, *à lui-même.*

Jean Durand...

(Il l'observe attentivement.)

JULES.

Si je puis vous être agréable, citoyen, je me ferai un vrai plaisir... (*Voyant Fouché qui s'approche de lui en l'observant.*) Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là?

FOUCHÉ, *lui faisant signe d'avancer.*

Vous vous appelez Jean Durand?

JULES.

Oui, citoyen.

---

(1) Bernard, Jules, Fouché, Perrin.

FOUCHÉ, *à mi-voix.*

Ça n'est pas vrai.

JULES, *élevant la voix.*

Comment, citoyen!...

FOUCHÉ.

Plus bas, monsieur. Vous vous appelez Jules de Crussac...

BERNARD, *à part.*

Ciel!...

FOUCHÉ, *continuant.*

Vous n'êtes pas entrepreneur de théâtre... mais un écervelé, un fou, un esprit turbulent!.. Depuis quand êtes-vous à Paris?

JULES, *avec impatience.*

Depuis six mois...

FOUCHÉ.

Depuis six jours!... Vous avez quitté Lyon, où vous étiez en surveillance; vous êtes descendu dans un petit hôtel borgne de la rue de la Loi; vous ne sortez que déguisé...

JULES, *avec hauteur.*

Monsieur...

FOUCHÉ, *de même.*

J'ai le droit de vous parler ainsi. Fouché, ministre de la police.

JULES.

Fouché!... (*Regardant Bernard, qui est près de lui, d'un air de reproche.*) Ah!...

BERNARD, *bas à Jules.*

Je vous jure que j'ignorais...

JULES, *à part et d'un air de résignation.*

Et par conséquent, entouré... La maison doit être cernée... impossible de se défendre ou de fuir!

PERRIN, *qui est au fond, près de la cheminée.*

(*A part.*) Qu'est-ce qu'il peut donc avoir de commun avec un directeur de spectacle?

FOUCHÉ, *à Jules.*

Vous voyez que j'étais bien instruit... et qu'il ne tiendrait qu'à moi...

JULES, *fièrement.*

Eh bien! prenez ma tête! ...

FOUCHÉ, *froidement, et haussant les épaules.*

Que voulez-vous que j'en fasse? Si elle était bonne... on pourrait l'employer... mais un fou, un brouillon... ce serait vous faire trop d'honneur... Vous êtes libre, monsieur; mais demain soir, ne soyez plus à Paris... ou c'est moi qui me charge de vous fournir un logement.

(Il lui tourne le dos.)

BERNARD, *à part.*

Je respire. (*Bas à Jules.*) Ainsi, vous voilà obligé de renoncer...

JULES, *bas.*

Au contraire... cela avance l'exécution... à ce soir, au Cadran bleu... tu sais que nous nous réunissons, et...

BERNARD, *avec force.*

Jamais, jamais... ne comptez pas sur moi.

JULES.

Chut!

AIR : *Confiant et sincère* (du Lorgnon).

ENSEMBLE.

JULES.

Ce délai, je l'espère,
Servira mon dessein.....
Vigilance et mystère,
Attendons à demain.

BERNARD et PERRIN.

Quel est donc ce mystère ?
Qu'attend-il pour demain ?
Vigilance et mystère...
Quel est donc son dessein ?

FOUCHÉ.

Quel est donc ce mystère ?
Qu'attend-il pour demain ?
Vigilance et mystère,
Surveillons son dessein.

(Jules sort, en regardant Fouché fièrement.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *excepté* JULES.

BERNARD, *à part.*

O ciel !.. comment le détourner...

FOUCHÉ, *remarquant son trouble.*

Qu'avez-vous donc, jeune homme?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant... quand on voit un ministre pour la première fois... mais où est donc Thérèse, que je te la présente. (*Il va à la chambre à droite.*)

FOUCHÉ, *à Bernard.*

Est-ce que vous êtes lié avec cet étourdi?

BERNARD, *ému.*

Oh ! mon Dieu... j'ignorais son véritable nom...

---

(1) Bernard, Fouché, Perrin.

FOUCHÉ.

C'est bien... évitez le... quoiqu'il y ait plus de légèreté et de fanfaronnades...

PERRIN, *revenant.*

Je ne sais ce qu'elle est devenue!.. (*A Bernard.*) Cherche donc Thérèse, mon ami.

BERNARD.

J'y cours. (*A part.*) Tâchons de le rejoindre... et pour lui-même, de le faire renoncer...

(Il sort.)

PERRIN, *revenant à Fouché.*

Ah! ça... nous disions donc pour cette place...

BERNARD, *reparaissant au fond, et indiquant Fouché à quelqu'un.*

Oui, citoyen... il est là.

PERRIN, *avec impatience.*

Encore quelqu'un!

SCÈNE XIII.

MICHEL PERRIN, FOUCHÉ, DÉSAUNAIS.

DÉSAUNAIS, *accourant.*

Ah!.. je ne m'étais pas trompé, citoyen ministre!.. j'avais les renseignemens les plus positifs... et j'avais reconnu votre voiture.

FOUCHÉ.

C'est vous, Désaunais?

PERRIN, *désolé.*

Allons!.. s'il donne son audience ici, je suis perdu!..

FOUCHÉ.

Qu'y a-t-il?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

DÉSAUNAIS, *essoufflé.*

Le premier consul vous a fait demander... il a envoyé trois fois.

FOUCHÉ, *voulant sortir.*

Ah! diable!..

PERRIN, *à part.*

Il va m'échapper, et ma place aussi?... (*Haut.*) Joseph.... un moment, mon ami! tu m'avais parlé d'un monsieur Dumaillet?...

FOUCHÉ, *distrait.*

Désaunais? le voilà.

PERRIN.

Hé, bien... tu peux lui dire un mot?

FOUCHÉ, *préoccupé.*

C'est juste. (*A Désaunais, et changeant d'idée.*) Ah! à propos, Désaunais...

PERRIN, *pendant qu'il lui parle à demi-voix et prenant une prise de tabac.*

C'est si simple, pendant qu'il l'a sous la main!...

DÉSAUNAIS, *répondant à Fouché.*

J'ai les renseignemens les plus positifs... il est malade, à Lyon.

FOUCHÉ, *vivement.*

Du tout! il est ici, à Paris!...

DÉSAUNAIS, *abasourdi.*

Pas possible!...

FOUCHÉ.

Je viens de le voir! Un peu plus tôt, vous le rencontriez dans l'escalier!...

DÉSAUNAIS, *confondu.*

Je vous jure, citoyen ministre, que j'ai reçu encore ce matin un rapport...

FOUCHÉ, *brusquement.*

Sottises!... mensonges!... ils se vendraient tous pour un

écu !... Ne vous en rapportez qu'à vous... et encore !... Voilà pourtant à quoi vous m'exposez, avec vos renseignemens positifs !... Vous ne savez jamais rien. Surveillez l'aide-de-camp d'Henriot.

PERRIN, *désolé.*

Joseph, il n'est pas question d'Henriot !...

FOUCHÉ.

Je suis à toi... (*A Désaunais.*) Dufour, Laignelot, le colonel Sarlovèse....

PERRIN.

Mon bon Joseph...

FOUCHÉ.

Voilà !... (*A Désaunais.*) Il se prépare quelque chose, j'en suis certain maintenant... et il faut qu'au premier signe...

DÉSAUNAIS, *prenant des notes.*

J'aurai les renseignemens les plus positifs...

FOUCHÉ, *haussant les épaules.*

Mettez vos hommes en campagne ; n'épargnez pas l'argent... mais des gens sûrs, dévoués...

(Il va pour sortir.)

PERRIN, *s'attachant à son habit.*

Joseph !... au nom du ciel !...

FOUCHÉ, *prêt à partir.*

Ah ! oui... à propos, j'oubliais... (*le montrant à Désaunais*) un homme actif, capable... que je vous recommande... Employez-le sur-le-champ... et traitez-le bien... je m'y intéresse beaucoup... Adieu, adieu... Je cours aux Tuileries.

(Il disparaît.)

PERRIN, *le suivant.*

Adieu, Joseph !... adieu, mon sauveur !... (*Il lui crie sur la porte.*) Prends garde de tomber... l'escalier est si mauvais !..

SCÈNE XIV.

MICHEL PERRIN, DÉSAUNAIS.

PERRIN.

Enfin !... (*revenant à Désaunais.*) Ah ! ça, mon cher monsieur Beaumarchais...

(Il lui prépare une chaise.)

DÉSAUNAIS, *voulant partir.*

Demain, à huit heures... je vous attends.

PERRIN, *exaspéré et courant fermer la porte.*

Qu'est-ce que c'est?... vous croyez que je vais recommencer !... Du tout ! je ferme la porte.

DÉSAUNAIS.

C'est que je suis très pressé...

PERRIN.

Et moi donc !... je vous défie de l'être plus que moi !.. Le ministre sait que c'est une affaire qui ne souffre aucun retard, et puisqu'il m'a recommandé...

DÉSAUNAIS.

Au fait, ça vaut les renseignemens les plus... (*Reprenant son carnet.*) Votre nom?...

PERRIN.

Michel Perrin.... Ce n'est pas sans peine.

DÉSAUNAIS.

Rue Mouffetard...

PERRIN.

Au cinquième. (*A part.*) Pourvu qu'il n'aille pas me donner une place trop difficile !... Voilà la peur qui me prend maintenant

DÉSAUNAIS, *baissant la voix.*

Vous êtes prudent...

PERRIN, *d'un air approbatif.*

Oh !...

DÉSAUNAIS.

Discret?...

PERRIN.

La discrétion même. Vous sentez que par état...

DÉSAUNAIS.

C'est juste ! quand on se destine...

PERRIN, *avec aplomb.*

C'est la première condition. (*A part*) Il paraît que c'est une place de confiance qu'ils vont me donner... interprète des langues orientales, peut-être ! ça m'irait assez.

DÉSAUNAIS, *qui écrit toujours.*

Le ministre vous connaît depuis long-temps?...

PERRIN, *se rengorgeant.*

Oui, oui...et puisqu'il m'a cru capable...

DÉSAUNAIS.

Je conçois!... vous venez d'ailleurs d'être jugé par un homme qui ne se trompe guère ! l'intention du ministre est sans doute de vous attacher à mon cabinet ?

PERRIN.

Puisqu'il m'adresse à vous...

DÉSAUNAIS.

C'est clair. Vingt francs par jour. (*Tirant une pièce d'or.*) Voilà pour aujourd'hui... (*Il la lui donne.*)

PERRIN, *ouvrant de grands yeux.*

Comment?..

DÉSAUNAIS.

Tous les matins, vous en recevrez autant.

PERRIN.

Vingt francs par jour!.. ah ! mon Dieu!.. je suis millionnaire!.. mais, permettez, citoyen Désaunais... nous sommes

au milieu de la journée... vous ne me devez que dix francs.

DÉSAUNAIS, *repoussant sa main.*

Laissez donc !.. un beau scrupule !..

PERRIN.

Dieu !.. quelle place !..

DÉSAUNAIS.

Quant à vos fonctions...

PERRIN.

Croyez que je les remplirai avec tout le zèle... Qu'est-ce que j'aurai à faire?

DÉSAUNAIS, *d'un air d'intelligence.*

Vous fréquenterez les lieux publics... les jardins, les promenades...

PERRIN.

Ah ! mon Dieu !.. depuis un mois, je ne fais que cela !... il semblait que je devinais...

DÉSAUNAIS.

Les cafés du grand ton !.. vous dînerez chez les meilleurs restaurateurs...

PERRIN.

Les meilleurs?..

DÉSAUNAIS.

Certainement !... l'intention du ministre n'est pas que vous alliez dans les gargottes.

PERRIN.

Oui... le décorum !.. il faut bien dîner. (*A lui-même.*) Jusqu'à présent, c'est facile.

DÉSAUNAIS.

Par exemple, le matin, avant neuf heures...

PERRIN, *à part.*

Ah !.. nous y voilà ! le travail des bureaux...

DÉSAUNAIS.

Vous viendrez causer avec moi, dix minutes.

PERRIN.

Et après?

DÉSAUNAIS.

Vous recommencerez...

PERRIN, *étonné.*

A me promener?

DÉSAUNAIS.

Sans doute!

PERRIN, *à part.*

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Vingt francs par jour..... bonté divine!
Cela peut-il se concevoir?
Vingt francs par jour!... pour que l'on dîne,
Qu'on se promène et qu'on se fasse voir
Depuis le matin jusqu'au soir :
Si les commis du ministère
Sont si prodigues de leurs pas,
Mais qui diable alors peut donc faire } *bis.*
La besogne qu'ils ne font pas? }

Ce n'est pas possible... il y a autre chose à faire... c'est qu'ils ne veulent pas m'effrayer aujourd'hui.

DÉSAUNAIS, *fermant son carnet et prêt à partir.*

Ainsi, à demain.

PERRIN, *l'arrêtant.*

Et où vous trouverai-je?

DÉSAUNAIS.

A l'hôtel du ministre... quai Voltaire.

PERRIN.

On ne me laissera pas entrer.

DÉSAUNAIS.

Je donnerai votre nom au concierge, qui vous indiquera ma petite porte secrète. (*Revenant sur ses pas*). Ah! si vous aviez besoin de me voir dans la journée, je vais vous signer un laissez-passer. (*Posant son chapeau sur la cheminée.*) Un morceau de papier... le premier venu...

PERRIN, *qui a remué plusieurs papiers, regardant la liste de Jules que Bernard a laissée sur la table.*

(*A lui-même.*) Qu'est-ce que c'est?.. des noms... Lecogneux, Landri... quelque état de service!.. ça vient de chez l'épicier...

DÉSAUNAIS, *le pliant en deux et écrivant dessus le revers.*

C'est excellent... (*Il écrit.*) A propos... où dînez-vous aujourd'hui?..

PERRIN.

Je ne sais pas... je vous avoue que je n'avais pas de dîner bien arrêté.

DÉSAUNAIS, *écrivant.*

Eh bien, allez au Cadran bleu.

PERRIN.

Au Cadran bleu?.. on y est bien?

DÉSAUNAIS, *d'un air d'intelligence.*

Oui... Il y a toujours là des réunions...

PERRIN.

C'est tout simple! s'il est bon, ça doit lui attirer du monde.

DÉSAUNAIS, *continuant d'écrire.*

Précisément... c'est à cela qu'il faut s'attacher.

PERRIN.

C'est évident.

DÉSAUNAIS, *lui donnant son papier.*

Tenez, cela suffit.

PERRIN, *mettant le papier dans sa poche.*

Et ma nomination?

DÉSAUNAIS, *bas.*

Inutile... vous êtes du service particulier.

PERRIN.

Ah!.. bien.

DÉSAUNAIS.

AIR : *du galop de la Tentation.*

Mais mon devoir me rappelle,
Adieu donc jusqu'à demain ;
A mon rendez-vous, fidèle,
Soyez-y de bon matin.

PERRIN.

Ah ! ce doute seul me blesse,
Et j'aurai dans mon emploi
Dévoûment, délicatesse.....

DESMARETS, *souriant.*

On n'en veut pas tant, je croi.

(*Ici Bernard rentre en s'essuyant le front.*

ENSEMBLE.

Mais { mon devoir me / son devoir le } rappelle
Adieu donc, jusqu'à demain,
A { mon / son } rendez-vous, fidèle,
{ Soyez-y / J'y serai } de bon matin.

PERRIN, *reconduisant Désaunais qui se sauve.*

Au revoir, citoyen Dumanet.

SCÈNE XV.

PERRIN, BERNARD, *puis* THÉRÈSE.

BERNARD, *à part, pendant que Perrin reconduit Désaunais.*

J'ai eu beau courir... impossible de le ratrapper !... que faire maintenant ? Si j'écrivais au premier consul... oui... peut-être... sans nommer personne...

PERRIN, *le voyant.*

Ah ! Bernard !.. eh ! bien, Thérèse ?

BERNARD.

La voilà qui monte.

PERRIN, *à part.*

Pauvre enfant ! va-t-elle être surprise ! (*Hors de lui, se jetant sur une chaise près de la table.*) Ouf ! quel coup du ciel ! c'est-à-dire que je crois rêver... j'ai une peur de m'éveiller !

BERNARD, *à Thérèse qui entre.*

Vous voilà enfin, mam'zelle !

THÉRÈSE, *accourant en larmes, et bas à Bernard* (1).

Qu'allons-nous faire ?.. j'ai été chez trois pratiques, je n'ai rien pu obtenir.

BERNARD, *lui montrant Perrin.*

Chut !

PERRIN.

C'est toi Thérèse !... viens donc, chère petite. (*Les regardant d'un air riant.*) Eh ! bien, mes enfans... il me semble que voilà l'heure du dîner.... (*Il se lève.*)

THÉRÈSE, *bas à Bernard.*

Ah ! mon Dieu !

BERNARD, *bas.*

Comment lui apprendre ?

PERRIN.

Hein ? est-ce que vous ne sentez pas comme moi... que le déjeuner est un peu loin ?

THÉRÈSE.

Certainement, mon oncle... ce serait avec plaisir... mais nous ne savons...

BERNARD.

Oui... nous ne savons...

PERRIN.

Où trouver un dîner, n'est-ce pas ?... Ça me regarde, mes

(1) Perrin, Bernard, Thérèse,

enfans!... c'est à mon tour... c'est moi qui traite ! Je l'ai bien gagné, j'espère !

(Il passe au milieu.)

BERNARD *et* THÉRÈSE

Comment ?.. (1).

PERRIN, *les embrassant.*

Oui, Bernard, oui, ma bonne Thérèse.... plus de soucis, plus de misère !... nous voilà riches, heureux... j'ai une place !

BERNARD.

Une place?

THÉRÈSE, *avec joie.*

Vous, mon oncle ?...

PERRIN.

Une place superbe !...

THÉRÈSE.

Et laquelle?

PERRIN.

Je n'en sais rien. Je ne peux pas dire au juste ce que j'ai à faire... mais jusqu'à présent, ça ne me paraît pas au-dessus de mes forces : vingt francs par jour !. six cents francs par mois... Ce que j'avais par an pour être curé ! Je vous demande si cela doit être honorable.

THÉRÈSE.

Vingt francs par jour !...

PERRIN.

Il y en a la moitié pour toi... ou plutôt... Non, tout est pour vous, mes enfans, pourvu que je vous voie heureux... que j'aie un petit coin, là, auprès de vous... c'est tout ce qu'il me faut... (*Gaîment.*) Mais, un moment, il ne faut pas négliger ses devoirs... il est temps que j'entre en fonctions... Allons dîner.

BERNARD *et* THÉRÈSE.

Allons dîner !...

---

(1) Bernard, Perrin, Thérèse.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

PERRIN, *gaîment.*

AIR : *du galop de Gustave.*

Plus de retard !
Pour le départ,
Qu'ici chacun de nous s'apprête.
Prenez mon bras,
Suivez mes pas !.....
Ah ! quel plaisir !..... quel repas !.....
(A Thérèse.)
De tes bonnets
Mets le plus frais.

THÉRÈSE, *devant le miroir.*

(En mettant un bonnet.)
Dans un instant je serai prête.

PERRIN.

Vite, partons,
Et dépêchons :
Au Cadran bleu nous dînons !...,

BERNARD, *à part.*

Au Cadran bleu ?
C'est là, grand Dieu !
Que le complot s'assemble !
Non, non, jamais
Je ne voudrais
Nous y montrer ensemble,

THÉRÈSE, *arrangeant sa toilette, et regardant son oncle.*

Quel jour heureux !
Ah ! dans ses yeux
Comme le plaisir brille !

PERRIN, *se frottant les mains.*

Moment charmant !
C'est là vraiment
Un dîner de famille.

BERNARD, *à Perrin.*

Pourquoi le Cadran bleu ?.....
On peut choisir un autre lieu.

PERRIN.

Non vraiment, ce n'est point un jeu.....
C'est là qu'il faut que je m'installe.

BERNARD, *insistant.*

Mais cependant....

THÉRÈSE, *mettant son petit schall.*

Allons !

PERRIN.

Eh ! que t'importe !

THÉRÈSE.

Obéissons !

BERNARD.

Mais c'est bien cher !....

PERRIN

Point de raisons,
Puisque c'est moi qui vous régale !
(Il les prend chacun sous un bras.)

ENSEMBLE.

PERRIN.

Plus de retard
Pour le départ,
Dieu soit loué ! la voilà prête !
Prenez mon bras,
Suivez mes pas.
Ah ! quel moment... quel repas !
Oui, pour mon cœur
C'est un bonheur !
C'est vraiment comme un jour de fête :
Car le plaisir
Vient me saisir,
Et je me sens rajeunir.

THÉRÈSE.

Plus de retard
Pour le départ ;
Enfin, grâce au ciel, je suis prête.
Prenez mon bras,
Suivons ses pas.

Ah! quel moment!... quel repas!
Oui, pour mon cœur
C'est un bonheur.
C'est vraiment comme un jour de fête:
Car le plaisir
Vient me saisir,
Et je me sens tressaillir.

BERNARD, *à part et désolé.*

Aucun retard
Pour le départ.
Ah! juste ciel!... la voilà prête!
Que faire, hélas!
Suivre leurs pas!
Ah! quel tourment!... quel repas!...
Jour de malheur!
Oui, pour mon cœur
C'est un supplice qui s'apprête!
Comment les fuir?
C'est trop souffrir,
Je sens mon cœur en frémir!

(Perrin et Thérèse entraînent Bernard en riant!)

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur du cabinet de Désaunais. Bureau couvert de papiers et de cartons, sur le devant, à droite de l'acteur. Du même côté, table à la Tronchin adossée au mur, où l'on voit suspendus plusieurs cordons de sonnettes. Derrière le fauteuil du bureau, une porte qui conduit chez le ministre. A gauche, une fenêtre donnant sur le quai Voltaire, avec une banquette au-dessous. Cartonniers, bibliothèque, gravures. Porte de fond; et entre la croisée et le mur du fond, une petite porte masquée dans la boiserie.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉSAUNAIS *assis à son bureau; plusieurs chefs de bureaux et commis qui reçoivent de lui des instructions; un gendarme, un huissier.*

CHOEUR.

AIR : *Le plaisir nous invite.*

Quand l'heure nous appelle,
Au travail nous courons;
Et chacun avec zèle
Reprend sa plume et ses cartons.

DÉSAUNAIS, *leur distribuant le travail.*

Qui dirait, quand j'y pense,
Que, par mille canaux,
Le bonheur de la France
Sorte de mes bureaux?

CHOEUR.

Quand l'heure nous appelle,
Etc., etc., etc.

DÉSAUNAIS, *leur donnant des papiers.*

(A un chef.)

Renvoyé au personnel.

(A un gendarme.)

A l'état-major.

(A un autre chef.)

Cette note aux journaux... et que l'on m'ait là-dessus les renseignemens les plus positifs ! Allez !

UN HUISSIER, *lui remettant un papier.*

De la part du ministre.

DÉSAUNAIS.

Bien. (*Il fait signe à ses commis.*) Allez donc, messieurs, allez. (*Ils sortent.*) Quel enfer !... pas un moment à soi... (*Regardant la lettre envoyée par le ministre.*) Qu'est-ce que c'est que cela? (*La parcourant.*) Hum ! hum ! « Ber- » nard, soldat d'Arcole, au premier consul de la république » une et indivisible. » (*Regardant en marge.*) « Renvoyé par l'aide-de-camp de service, comme suspect. » Ah ! ah ! (*Lisant.*) « Mon général, vos jours sont menacés... » (*A lui même.*) Toujours la même chanson. (*Lisant.*) « Je connais » les coupables... mais on me tuerait plutôt que de m'arracher » leurs noms. » (*A lui-même.*) C'est cela, c'est qu'il ne sait rien. (*Lisant.*) « Que je vous voye... que je puisse vous » parler en secret... » (*A lui-même.*) C'est pour s'approcher du premier consul, et attenter peut-être ! Il y a donc quelque chose !... quelque machination !...

(Il se lève.)

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Mais qu'est-ce donc ? pas un signe... un indice !
Mon esprit s'y perd, j'en convien,
C'est très fâcheux, au moins pour la police ;
Car pour agir chacun sait bien
Qu'à la police il ne faut presque rien.

Oui, d'ordinaire, elle découvre un traître
Sur un regard qu'on échange tout bas...
Sur ce qu'on dit, et plus souvent peut-être
Sur ce qu'on ne dit pas.

(On entend frapper deux coups à la petite porte à gauche.)

Ah ! on frappe à ma petite porte !... Un de mes affidés !...

(Il va fermer au verrou la porte du fond, puis il ouvre la petite porte.)

Entrez.

SCÈNE II.

DÉSAUNAIS, MICHEL PERRIN.

PERRIN, *entrant sans reconnaître d'abord Désaunais.*

Pardon... je suis du service particulier...

DÉSAUNAIS.

Ah ! c'est vous, citoyen Perrin !

(Il va retirer le verrou de la porte du fond, puis il s'assied à son bureau.)

PERRIN.

Vous voyez, citoyen Dés... Désaunais... exact à la minute. Savez-vous que c'est fort commode, cette petite porte !... De la rue des Saints-Pères, trois marches... on est ici ! Cela abrége beaucoup.

DÉSAUNAIS, *parcourant sa lettre.*

Pardon... je suis à vous.

PERRIN.

A votre aise... ne faites pas attention !... (*Regardant autour de lui.*) Superbe local !

DÉSAUNAIS *lisant.*

« Donnez des ordres pour que je sois admis... seul... près de vous... » (*A lui-même.*) Ah ! bien, oui !.. Et pas d'adresse !...

(Il écrit quelques mots sur la lettre.)

PERRIN.

Me voilà donc au beau milieu du gouvernement!... aux sources de la gloire et de la prospérité nationales! Je vais connaître, enfin, ces rouages admirables qui assurent le bonheur de trente millions d'âmes!.. Il faut de la tête pour ne pas s'embrouiller dans tout çà, et que chacun en ait sa petite part.

(Désaunais sonne.)

(*Regardant les cartons.*) Aussi, dans tous ces cartons, que de réformes!... que de projets utiles! (*Lisant sur un carton.*) « Jeux et loterie... » C'est pour les supprimer... C'est bien fait. (*Lisant sur un autre.*) « Fonds secrets... » C'est ça!.. les bonnes œuvres!.., les actes de charité!.. Du mystère... cela double le prix!... S'il pouvait m'attacher à cette partie-là!.. Les fonds secrets!

(Un commis entre.)

DÉSAUNAIS, *au commis qu'il a sonné, en lui remettant la lettre de Bernard.*

Bureau militaire... M. Croisy... Qu'il fasse toutes les recherches, et qu'il me réponde sur-le-champ. (*A Perrin, pendant que le commis sort.*) Eh bien! mon cher?...

PERRIN, *revenant à lui.*

Eh bien! me voilà.

DÉSAUNAIS.

Vous avez quelque chose à me dire?

PERRIN, *étonné.*

Moi?... du tout!.. j'attends que... (*Se reprenant.*) Ah!... si... au contraire, j'ai quelque chose... (*A part.*) Ma foi! qu'est-ce que je risque?... Ils ont l'air si obligeant. (*Haut.*) Ça va vous paraître bien singulier, qu'avant d'avoir rien fait... Mais je me confie à vous, comme à un frère... Après ça, si ça ne se peut pas, vous me direz : « Perrin, ça ne se peut pas... » Ça sera fini là, je ne vous en reparlerai plus.

ÉDSAUNAIS *se lève et vient sur le devant du théâtre, à la droite de Perrin.*

Qu'est-ce que c'est?

PERRIN.

Voyez-vous, j'ai une nièce... un enfant charmant... toutes les qualités... Elle allait se marier, et c'est moi, en partie, qui suis cause... Alors je me disais : le citoyen Désaunais m'a donné hier vingt francs, en me promettant que tous les jours...

DÉSAUNAIS, *mettant la main à sa poche.*

Ah ! oui... j'oubliais...

PERRIN, *l'arrêtant.*

Non, non... ce n'est pas cela... j'aimerais mieux...

DÉSAUNAIS.

Qu'on vous payât à la fin du mois ? Si ça vous arrange mieux...

PERRIN, *vivement.*

Non, ça ne m'arrangerait pas du tout ! J'aurais désiré, au contraire... si toutefois... il n'y a pas d'indiscrétion...

DÉSAUNAIS.

Ah !... une avance d'un mois ?

PERRIN.

Si ça ne vous gêne pas?

DÉSAUNAIS.

Pour les premiers frais? Rien de plus facile!... Du moment que vous êtes connu du ministre. (*Il va à la table, et prenant un papier, il écrit.*) Un bon sur la caisse.

PERRIN, *à part.*

Quelle maison !... Ces pauvres enfans !... je pourrai donc leur en faire la surprise, et les marier sur-le-champ !

DÉSAUNAIS, *lui donnant le papier.*

Tenez.

PERRIN.

Croyez que...

DÉSAUNAIS.

C'est bien ! c'est bien ! ah ! ça... vous n'avez donc pas été content de votre journée d'hier?

PERRIN.

Hier?.. si fait!.. ma foi, cela en valait la peine.

DÉSAUNAIS, *s'assied auprès du bureau, et fait asseoir Perrin auprès de lui, à sa gauche.*

Ah!.. mettez-vous donc là... et contez-moi ça...

PERRIN, *qui s'est assis.*

J'ai été dîner au Cadran bleu.

DÉSAUNAIS.

Eh! bien?

PERRIN, *d'un air de satisfaction.*

Eh! bien... vous aviez raison... on y est parfaitement.

DÉSAUNAIS.

N'est-ce pas?

PERRIN.

De belles pièces, bien éclairées... et puis ces boulevards... ces voitures... cette foule....

AIR : *Plus qu'un millionnaire* (de l'Artiste).

Superbe point d'optique!
Là, s'offrent aux regards
Commerce, arts, politique,
Jennes gens et vieillards...
Oui, tout Paris y passe,
Et c'est, sur mon honneur,
Une excellente place...
Pour un observateur.

DÉSAUNAIS, *à part.*

Allons... il n'aura pas perdu son temps.

PERRIN.

Par exemple, je n'aime pas ces trente-six plats qu'on vous sert... moi qui suis accoutumé à la soupe et le bouilli.

DÉSAUNAIS, *avec impatience.*

Il est bien question...

PERRIN.

C'est ce que je me suis dit : quand on est placé, il faut

faire ses affaires... et passer par dessus bien des petites choses.

DÉSAUNAIS.

Et dans cette foule, vous n'avez rien vu, rien entendu ?...

PERRIN.

Rien de bien remarquable !..

DÉSAUNAIS.

Cependant... il ne manque pas de mécontens !..

PERRIN.

Oh ! oui... ça ! il n'en manque pas !.. on peut s'en flatter !..

DÉSAUNAIS.

Il faut les surveiller.

PERRIN.

C'est mon avis ; et ce que je disais à un de mes voisins, un brave jeune homme... il faut vous dire, que je m'étais placé à côté de plusieurs jeunes gens.... parce que la jeunesse.. . (*Faisant signe qu'elle est gaie et légère.*)

DÉSAUNAIS, *comprenant autre chose et faisant le signe de têtes chaudes.*

C'est juste !... les jeunes gens ! d'aujourd'hui... eh ! bien... votre voisin?..

PERRIN.

Ah ! dame, il n'est pas très satisfait... il a beaucoup souffert... (*En confidence.*) C'est un ancien garde-du-corps...

DÉSAUNAIS, *étonné.*

Un garde-du-corps !... il vous a confié tout de suite... ?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant, moi, je lui avais dit que j'avais été curé...

DÉSAUNAIS, *riant.*

Bah !.. vous avez été lui dire...

PERRIN, *sérieusement.*

Pourquoi pas?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

DÉSAUNAIS, *riant toujours.*

Au fait... c'est vrai!.. (*A part.*) Ça éloigne tout soupçon... mais c'est bien la plus drôle d'idée!.. ah!.. ah! ah!.. ah!..

PERRIN, *étonné.*

Qu'est-ce qu'il a donc à rire?...

DÉSAUNAIS, *riant encore.*

Et maintenant que je vous regarde... vous me l'auriez dit à moi-même... que je vous aurais cru sur parole... vous avez un air...

PERRIN, *naïvement.*

Je n'ai jamais pu me défaire de cet air-là?.. ça a même manqué me jouer bien des tours, dans ces temps...

DÉSAUNAIS.

Il n'y a pas de mal!.. ah! ça... et votre garde-du-corps vous en a donc dit?..

PERRIN.

Ah!.. un bavard!...

DÉSAUNAIS.

Vous savez son nom?..

PERRIN.

Je ne pouvais pas!... une première fois...

DÉSAUNAIS.

Naturellement... mais en causant avec lui... en lui proposant une santé...?

PERRIN.

Je ne bois jamais de vin.

DÉSAUNAIS, *à part.*

Maladroit!..

PERRIN.

Mais, nous devions faire une partie de dominos...

DÉSAUNAIS, *se rapprochant.*

Ah!... à la bonne heure.

PERRIN.

Malheureusement... dans ce moment là, est arrivé un autre jeune homme qui leur a dit à voix basse : « Messieurs, c'est pour demain.

DÉSAUNAIS, *intrigué.*

Pour demain !... quoi ?

PERRIN.

Apparemment... un autre dîner... alors, ils se sont serré la main, ont demandé du punch, un cabinet, et s'y sont enfermés.

DÉSAUNAIS.

Et vous ?...

PERRIN.

Moi ?... j'ai payé mon écot... et je me suis en allé.

DÉSAUNAIS.

Comment ?.. vous êtes parti ?..

PERRIN.

Ne fallait-il pas y coucher ?...

DÉSAUNAIS, *se levant avec colère et gagnant la gauche du théâtre.*

(A part.)

L'imbécile !.. il ne fera jamais rien !.. un autre se serait faufilé... (*Haut à Perrin.*) Ainsi vous n'avez rien de plus à me dire.

PERRIN.

Il me semble qu'en voilà bien assez !.. (*A part.*) Aime-t-il les histoires !... c'est bon de se distraire un moment, mais il devrait sentir qu'il est temps de me donner ma besogne.

DÉSAUNAIS, *à part, et se remettant à son bureau.*

J'aurais dû m'en douter à sa tournure seule... un lourdaud !.. une buse !... belle acquisition, ma foi !...

PERRIN.

Eh bien ! citoyen Désaunais... qu'est-ce que je vais faire ?

DÉSAUNAIS, *lui tournant le dos.*

Oh ! ce que vous voudrez... Allez vous promener !...

PERRIN.

Encore?... mais...

DÉSAUNAIS, *avec impatience.*

Eh! morbleu... laissez-moi. ..vous voyez que je suis accablé!..

PERRIN.

Pardon... pardon.. c'est juste... quand on est occupé... Je reviendrai. (*Changeant de ton.*) J'ai envie d'aller à la revue...

DÉSAUNAIS, *haussant les épaules.*

Allez à la revue!... (*A part.*) S'il croit qu'il y apprendra quelque chose!...

PERRIN.

Vous n'avez rien autre?...

DÉSAUNAIS, *avec impatience.*

Non... non!...

PERRIN, *le saluant.*

Alors, je vais passer à la caisse, toucher ce bon...

DÉSAUNAIS, *à part.*

Oui!... C'est de l'argent bien gagné!...

PERRIN, *à part.*

Il paraît que ça sera pour demain!... ils veulent me donner un peu de bon temps!... C'est égal... c'est une drôle de place que j'ai là!...

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Toujours courir!... voilà, je jure,
Mon seul soin et mon seul emploi!
Dans tout cela c'est ma chaussure
Qui fatigue bien plus que moi!...
S'il survient plus d'ouvrage à faire,
Je vois que, pour l'expédier,
Au lieu de prendre un secrétaire,
Je pourrai prendre un cordonnier.

(Se tournant vers Désaunais.)

Si cependant...

DÉSAUNAIS, *frappant sur son bureau.*

Ah! morbleu.

PERRIN.

Je sors... je sors !

(Il sort par le fond, en saluant à plusieurs reprises.)

SCÈNE III.

DÉSAUNAIS, *puis un* HUISSIER.

DÉSAUNAIS, *seul.*

Il n'a pas les premiers élémens!... Je vais faire mon rapport au ministre, et le faire destituer sur-le-champ. (*Il écrit en parlant.*) Que l'on vole l'argent du gouvernement... bien ! mais il faut au moins qu'on ait l'air de faire quelque chose. (*Écrivant.*) « Je propose au ministre de remercier le citoyen Perrin... (*S'interrompant.*) C'est qu'il est d'une tranquillité... il entend... *C'est pour demain*, et... (*réfléchissant*) il ne s'avise pas... (*A lui-même et vivement*) *pour demain ?*.. c'est-à-dire... pour aujourd'hui !... Il est clair qu'il se trame quelque chose... mais quoi ?... où ?...comment ?... par qui ?...

L'HUISSIER, *lui apportant un papier.*

Du bureau de M. Croisi.

(Il remonte vers la porte.)

DÉSAUNAIS.

C'est la réponse !... (*Regardant à la marge.*) Bien!... il y avait à Arcole 435 Bernard.., Que le ciel le confonde !

L'HUISSIER, *annonçant.*

Le ministre !

SCÈNE IV.

DÉSAUNAIS, FOUCHÉ, *entrant par le fond.*

DÉSAUNAIS, *se levant avec empressement.*

Ah ! citoyen ministre !...

FOUCHÉ, *se promenant avec agitation.*

Diable d'homme! Ah!.. nous avons trouvé notre maître!...

DÉSAUNAIS.

Vous venez des Tuileries?

FOUCHÉ, *de même.*

Encore une scène!... On dirait qu'il prend plaisir à m'attaquer sans cesse, à me trouver en défaut!... (*L'imitant.*) La république!... le salut de la république!... toujours la république!...

DÉSAUNAIS.

Le fait est qu'il en parle avec une tendresse...

FOUCHÉ, *ironiquement.*

Oui!... comme ces amis que l'on embrasse au moment de les tromper!... M'accuser d'imprévoyance!... oser me dire qu'avant lui, je laissais conspirer contre le Directoire!... « Ma » foi, citoyen premier consul, lui ai-je répondu, c'est le pre- » mier service que je vous ai rendu!... Et, après tout, la po- » lice ne sait que ce qu'on lui dit. »

DÉSAUNAIS, *naïvement.*

A moins qu'elle n'invente... et tout le monde sait qu'elle en est incapable.

FOUCHÉ.

J'étais piqué!... « Pourtant, lui ai-je dit, cet homme qui » ne devine rien, peut vous apprendre que souvent, à la » nuit tombante, une petite redingote grise quitte furtivement » les Tuileries pour aller voir en secret une certaine canta- » trice!... et plus souvent encore... pour me faire suivre, » pour épier mes démarches... pour savoir, comme hier par » exemple, si je ne conspire pas moi-même!... Vous voyez » que je sais tout. »

DÉSAUNAIS.

Comment?

FOUCHÉ, *poursuivant.*

« Ah! vous savez tout! s'est-il écrié, pâle de fureur! Du- » roc, le rapport!... Et il me fait lire la déclaration d'un gar-

çon du Cadran bleu !.. une réunion de jeunes gens, hier.... un complot contre ses jours !...

DÉSAUNAIS, *effrayé.*

Contre lui !...

FOUCHÉ.

Un complot... noué avec une adresse infernale !... Et c'est lui qui me l'apprend !...

DÉSAUNAIS.

Dame !... s'il se mêle de faire la police !...

FOUCHÉ.

Et nous ignorons le nom des conjurés... le lieu, le jour !...

DÉSAUNAIS.

Demain, ou après... je vous réponds que nous aurons les renseignemens les plus positifs...

FOUCHÉ, *plus agité.*

Eh ! c'est aujourd'hui ! Si dans deux heures je ne tiens pas tous les fils... je le connais, je suis perdu !...

DÉSAUNAIS.

Croyez que je prends bien de la part...

FOUCHÉ, *brusquement.*

Vous avez raison... cela vous regarde plus que moi.

DÉSAUNAIS.

Comment ?

FOUCHÉ.

Sans doute !... c'est vous qui êtes cause de tout... Vous ne savez rien, vous ne devinez rien... Vous êtes d'une maladresse...

DÉSAUNAIS.

Mais...

FOUCHÉ.

Pas la moindre imagination... J'aurais besoin d'une bonne petite conspiration, que vous n'auriez pas l'esprit de me la faire !...

DÉSAUNAIS.

Ah! citoyen ministre, j'ai fait mes preuves!...

FOUCHÉ, *vivement.*

Arrangez-vous... Si dans une heure vous n'êtes pas sur la trace; si vous ne me mettez pas à même de déjouer ce complot, d'en faire mon rapport... je vous chasse!...

DÉSAUNAIS, *stupéfait.*

Moi?...

FOUCHÉ.

Je vous chasse!... Je crois que je m'explique. Faites vos réflexions.

(Il sort par la porte à droite qui conduit chez lui.)

SCÈNE V.

DÉSAUNAIS, *seul.*

Que je fasse mes réflexions!.. Ça lui est bien facile à dire!... Mais c'est une infamie!.. une horreur!.. Quitter la police!... moi, qui l'ai vue naître... qui l'ai soignée comme mon enfant... Ah! ça ne se passera pas ainsi!.. (*Il se pend à tous les cordons de sonnettes.*) Holà! mes chefs de bureaux... mes commis... tout le matériel du ministère!...

SCÈNE VI.

DÉSAUNAIS, CHEFS DE BUREAUX, COMMIS.

TOUS, *accourant.*

Qu'est-ce donc?... qu'y a-t-il, citoyen Désaunais?

DÉSAUNAIS, *sèchement.*

Il y a, messieurs, que je suis fort mécontent... que vous ne devinez rien... que vous êtes d'une maladresse!...

UN CHEF DE BUREAU.

Comment ?

DÉSAUNAIS, *élevant la voix.*

J'ai les renseignemens les plus positifs... desquels il résulte que nous ne savons rien de ce qui se passe... Il existe un complot contre le premier consul...

TOUS.

Contre le premier consul !...

DÉSAUNAIS.

Cela vous regarde plus que moi : car si dans une demi-heure vous n'êtes pas sur la trace; si vous ne me mettez pas à même de faire mon rapport... je vous chasse !...

TOUS.

Par exemple !...

DÉSAUNAIS.

Je vous chasse... Je crois que je m'explique.

TOUS, *entre eux.*

Ah ! c'est la faute de nos employés !

CHOEUR.

AIR : *Trahir ainsi sa foi.*

Pour nous quel déshonneur !
Vraiment, c'est une horreur...
Et nos commis, morbleu !
Verront bientôt beau jeu.

DEUX CHEFS DE BUREAUX, *à leurs commis.*

Ça vous regarde, et songez bien,
Messieurs, que de cette demeure
Je vous chasse dans un quart d'heure,
Si vous ne me découvrez rien.

TOUS, *remontant.*

Pour nous quel déshonneur,
Etc., etc., etc.

(Désaunais qui, pendant le chœur, est allé un instant donner des ordres à l'huissier, rentre et les fait tous sortir ; ils restent dans la pièce d'entrée.)

SCÈNE VII.

DÉSAUNAIS, COMMIS *au fond*, HUISSIERS, *puis* PERRIN.

DÉSAUNAIS, *se jetant dans son fauteuil.*

J'en ferai une maladie !... Si j'avais seulement le nom d'un conjuré !... le plus petit indice... Avec mon habitude !... Et ce malheureux qui a entendu : *C'est pour demain...* et qui n'a pas l'esprit d'en entendre davantage... Le misérable ! si je le tenais !... s'il osait se représenter !...

PERRIN, *au fond, et repoussé par les huissiers.*

Le citoyen Désaunais ?

DÉSAUNAIS, *brusquement, et sans regarder.*

Je n'y suis pas.

PERRIN, *aux huissiers.*

Comment ! il n'y est pas... je le vois d'ici.

UN HUISSIER, *le repoussant.*

Il ne reçoit personne.

PERRIN.

Il faut pourtant que je lui parle. Ah ! mon laissez-passer... je n'y pensais plus. (*Donnant un papier à l'huissier.*) Portez-lui ce papier... dès qu'il saura que c'est moi, vous verrez...

DÉSAUNAIS, *lisant sur le papier.*

Michel Perrin... Ah ! parbleu ! il arrive à propos.

PERRIN, *à l'huissier qui le retient toujours.*

Qu'est-ce que je vous disais ?

DÉSAUNAIS, *à lui-même.*

Je m'en vais le traiter... (*Il a ouvert le papier, et y jette les yeux.*) Que vois-je !... ces noms (*lisant*)... Lecogneux, Landri, Jean Durand !... (*Il se lève, et se promène avec agi-*

tation, en regardant toujours le papier.) Jean Durand... c'est le nom de guerre de ce Crussac... un conspirateur que nous surveillons, et qui se trouve à Paris! C'est leur chef, sans doute... Et cette liste?.. C'est clair, c'est la liste des conjurés!... Comment diable a-t-il fait?.. Oui!.. mais la belle avance! Des noms supposés!.. pas une adresse... pas un point de réunion! (*Regardant toujours la liste.*) Longjumeau, Chapotel... Chapotel?... Eh! mais, nous avons un Chapotel arrêté d'hier au soir, comme il essayait d'embaucher des soldats de la garde des consuls!.. Ça doit être cela. En l'interrogeant, en le tournant adroitement, nous pouvons saisir tous les autres!.. Oui, oui, c'est cela... nous les tenons! (*A l'huissier.*) Faites donc entrer le citoyen Perrin. (*A lui-même.*) Quel homme! avec son air simple... et quelle découverte! quand je ne savais plus où donner de la tête!

(Perrin entre; les employés se retirent; les portes se referment.)

PERRIN (1).

Pardon, je vous dérange peut-être?

DÉSAUNAIS, *avec admiration.*

Me déranger!... (*lui serrant la main*) c'est-à-dire, mon cher, que c'est superbe, c'est admirable, c'est magnifique!

PERRIN, *étonné.*

Quoi donc?

DÉSAUNAIS.

Ce que vous venez de faire... un coup de maître!

PERRIN.

Bah!... qu'est-ce que j'ai donc fait?

DÉSAUNAIS.

Et il le demande!.. vous avez sauvé la France!

PERRIN.

Moi!.. j'ai sauvé... (*A part.*) Si j'y comprends un mot...

---

(1) Désaunais, Perrin.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

DÉSAUNAIS.

Et voulez-vous que je vous dise quelque chose.

PERRIN, *avec empressement.*

Oui, vous me ferez plaisir.

DÉSAUNAIS.

Eh ! bien ; je vous avais deviné !... un autre à ma place aurait dit... voilà un lourdaud !.. un rustre... un homme incapable !.. moi, au contraire, je me suis dit... voilà un homme essentiel... d'autant plus extraordinaire, qu'il n'a pas l'air d'y toucher... et la preuve, c'est que j'avais déjà préparé un rapport particulier sur vous !.. tenez. (*Il lit ce qu'il avait commencé.*) « Je propose au ministre de remercier » le citoyen Michel Perrin.... (*Écrivant.*) De ses services... et » de lui accorder une gratification de douze cents francs !.. »

PERRIN, *vivement.*

Je ne les prendrai pas.

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc?

PERRIN.

Parce que je n'ai encore rien fait !..

DÉSAUNAIS.

Rien fait !...

PERRIN.

Plus tard... je ne dis pas, nous verrons !.. mais il faut avoir travaillé autrement que ça... (*Changeant de ton.*) Voyons un peu... je venais vous dire...

DÉSAUNAIS.

Du nouveau?... encore !.. attendez... je suis à vous !.. quelques ordres à expédier pour achever... ce que vous avez si bien commencé !.. (*A part.*) Quel homme précieux !... et quelle bêtise j'allais faire !.. (*Il court à son bureau et écrit quelques mots, tout debout.*)

PERRIN, *à part.*

Qu'est-ce que j'ai donc si bien commencé? décidément, je crois que le chef de division aime un peu trop à rire!.. (*Allant vers la fenêtre.*) Pourvu que Thérèse ne s'impatiente pas... non.... elle m'attend sur le quai....

(Il lui fait des signes.)

DÉSAUNAIS, *écrivant et sonnant en même temps.*)

(Un huissier entre un instant après.)

Interroger ce Chapotel.... lui dire que l'on sait tout..... (*A lui-même.*) Je ne sais rien, mais c'est égal... (*Ecrivant*) Qu'on lui promette sa grâce..... s'il nomme ses complices. (*Donnant le papier à l'huissier qui est entré.*) Bureau de M. Verat!... allez vite, et que l'on me tienne au courant!... (*Revenant à Perrin.*) Eh! bien, mon cher Perrin ?...

PERRIN.

Il ne faut pas vous offenser... si je viens vous parler encore de détails... d'amourettes...

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc, mon cher? il ne faut rien négliger!... souvent les plus petites choses...

PERRIN.

Il faut vous dire qu'il y a un jeune homme nommé Bernard, soldat d'Arcole....

DÉSAUNAIS, *faisant un mouvement.*

Bernard! soldat d'Arcole!... Vous vous en occupez ?

PERRIN.

Beaucoup.

DÉSAUNAIS, *à part.*

Est-il étonnant! je ne lui ai rien dit, je ne lui en ai pas ouvert la bouche, et il est déjà à la piste... (*Haut.*) Eh bien! mon cher, ce Bernard?...

PERRIN.

Il m'inquiète.

DÉSAUNAIS.

Moi aussi!

PERRIN, *d'un ton affectueux.*

Vous êtes bien bon. Vous savez donc... ?

DÉSAUNAIS, *d'un air d'intelligence.*

Certainement. (*Baissant la voix.*) Il a écrit au premier consul !

PERRIN, *joignant les mains.*

Allons donc !... Qu'est-ce qu'il a pu lui dire ?

DÉSAUNAIS.

Bah ! des histoires..., des chose de l'autremonde !

PERRIN.

Ah ! mon Dieu ! voilà ce que je craignais. (*A part.*) Je m'étais bien aperçu dès hier que sa tête... (*Haut.*) Eh bien ! figurez-vous... depuis ce matin, je ne peux plus mettre la main sur lui !...

DÉSAUNAIS.

Il a disparu?..

PERRIN.

J'en ai peur ! Tantôt, en vous quittant, après avoir touché ce bon à la caisse, j'ai été pour le chercher. J'avais mon idée; je ne voulais pas perdre de temps : j'ai couru chez son maître menuisier...

DÉSAUNAIS.

Vous savez donc son adresse?

PERRIN.

Parbleu !... le menuisier Leblanc, place de l'Estrapade...

DÉSAUNAIS, *émerveillé.*

Il sait tout !

PERRIN.

On n'en avait pas de nouvelles, il n'y avait pas couché; et... (*Ecoutant près de la fenêtre, qui est restée ouverte.*) Hein !... qu'est-ce que j'entends là... Thérèse qui m'appelle en sanglottant ! (*Lui parlant par la fenêtre.*) Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc, ma bonne? (*Ecoutant sa réponse.*) Hein ? Comment ?... Tu viens de le voir passer ?... Bernard ?..

DÉSAUNAIS, *vivement.*

Bernard ?

PERRIN, *à sa nièce.*

(*Ecoutant.*) Hein ?... hein ? le bruit des voitures m'empêche... Je n'entends pas!.. Attends, je vais aller te rejoindre..

(Il veut sortir.)

DÉSAUNAIS, *l'arrêtant.*

Eh ! non ! faites-la monter.

PERRIN.

Y pensez-vous?... une jeune fille !

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que cela fait?... dans un pareil moment!... (*A l'huissier.*) Giraud... (*Il lui fait signe de faire monter Thérèse.*)

PERRIN.

Puisque vous le voulez absolument... (*A sa nièce, par la fenêtre.*) Monte, ma bonne... le citoyen Désaunais le permet. (*Quittant la fenêtre.*) Je vous avoue que cette affaire-là me désespère; j'avais si bien arrangé tout cela... Mon Dieu !

DÉSAUNAIS, *le calmant.*

Allons, allons, mon cher, il ne faut pas non plus se rendre malade. (*A part.*) En voilà-t-il un qui est passionné pour son état!... Ah ! le ministre a un tact pour choisir son monde !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, THÉRÈSE, *conduite par l'huissier.*

PERRIN, *allant au devant d'elle.*

Viens, viens, Thérèse... n'aie pas peur.

THÉRÈSE, *timidement* (1).

Ah ! mon oncle, où suis-je donc ?...

PERRIN, *avec aplomb.*

Ce sont nos bureaux, ma bonne ; c'est ici que nous travaillons.

DÉSAUNAIS.

Rassurez-vous, mon enfant. Eh bien ! ce Bernard, vous venez de le voir ?...

THÉRÈSE, *émue.*

Oh ! mon Dieu ! il a passé à deux pas de moi...

PERRIN, *vivement.*

Et tu ne l'as pas arrêté ?...

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que vous dites ?... une jeune fille... au milieu de la rue...

PERRIN.

Je n'y aurais pas manqué, moi !

DÉSAUNAIS, *à part.*

Tudieu ! comme il y va.

THÉRÈSE.

J'étais si troublée !... Je l'ai appelé... il s'est retourné ; ah ! il était pâle !... la figure renversée...

PERRIN, *regardant Désaunais.*

Voyez-vous !..

THÉRÈSE.

J'ai voulu aller à lui, il m'a fait comme ça, avec la main... (*geste de résolution et d'adieu*) ; et puis il s'est mis à courir de toutes ses forces, du côté du pont, comme pour gagner le Carrousel.

---

(1) Désaunais, Perrin, Thérèse.

DÉSAUNAIS.

Le Carrousel !...

PERRIN, *à Thérèse.*

Pour retrouver les jeunes gens d'hier... du Cadran bleu...?

DÉSAUNAIS, *frappé.*

Au Cadran bleu !... Il y était?...

PERRIN.

Certainement !...

THÉRÈSE.

Et avez-vous remarqué, mon oncle, qu'il n'a pas mangé?

PERRIN, *à Thérèse.*

C'est ce qui a commencé à éveiller mes soupçons... Et quand ils se sont donné rendez-vous à la revue...

THÉRÈSE.

Il a tressailli !..

DÉSAUNAIS, *vivement.*

A la revue, d'aujourd'hui ?.... Ils devaient s'y trouver?...

PERRIN.

Pardi ! c'est ce qui m'a donné l'idée d'aller faire un tour par là.

DÉSAUNAIS.

Et vous ne m'en avez pas parlé !..

PERRIN, *vivement.*

Comment ! je vous ai dit : j'ai envie d'aller à la revue.

DÉSAUNAIS.

Oui ; mais vous ne m'avez pas dit que ces jeunes gens devaient y être.

PERRIN.

Ah ! dam... s'il faut tout vous dire !..

DÉSAUNAIS.

Non, non; c'est juste !.. c'est moi qui aurais dû deviner... (*A part.*) Cet homme-là a une rapidité de conception !.. il faut le saisir au vol !..

PERRIN, *agité.*

Mais maintenant qu'est-ce que nous allons faire?

DÉSAUNAIS, *se promenant avec agitation et de côté.*

Je n'en sais rien !..

THÉRÈSE, *bas à son oncle, en pleurant.*

Comme c'est agréable!... au moment de nous marier! Ah! mon oncle, c'est qu'il m'oublie, c'est qu'il en aime une autre.

PERRIN, *à lui-même.*

Eh! non, c'est qu'il est fou !

DÉSAUNAIS, *à lui-même.*

Il veut arriver jusqu'au premier consul, et tenter...

PERRIN, *revenant à Désaunais, et à mi-voix.*

Voyez-vous, je crains un coup de tête, une résolution désespérée !

DÉSAUNAIS, *avec impatience.*

A qui le dites-vous?... C'est ce qui me fait trembler.

THÉRÈSE, *qui entend le dernier mot.*

Comment, mon oncle... !

PERRIN, *revenant à elle.*

Rien, rien, ma bonne, calme-toi (*A part.*) J'en perdrai la tête! (*Haut.*) Le citoyen Désaunais va trouver des moyens... C'est pour cela que je suis venu à lui... (*Revenant à Désaunais.*) Car, au fait, j'y pense... Mais il me semble qu'à Paris, il doit y avoir des moyens de surveiller quelqu'un, d'empêcher un malheur...

DÉSAUNAIS.

Parbleu! si j'avais seulement... le plus petit indice... un renseignement

PERRIN.

Attendez... je crois me rappeler qu'ils devaient se trouver

sous le second guichet... du côté de la rue de l'Echelle... N'est-ce pas, Thérèse?

(Thérèse fait signe que oui.)

DÉSAUNAIS, *attentif.*

Le second guichet?... c'est quelque chose... Mais comment reconnaître notre homme?

PERRIN.

Oh! c'est facile... (*Cherchant à se rappeler.*) Il a une redingote bleue, un chapeau à trois cornes...

(Désaunais court à son bureau et écrit à mesure.)

THÉRÈSE, *soupirant.*

Jolie figure...

PERRIN.

AIR: *Lise épous' le beau Gernance.*

Un jeune homme....

THÉRÈSE.

l'air aimable,

PERRIN.

Très petit.

THÉRÈSE.

Taille agréable!

PERRIN.

Yeux noirs, ordinaires...

THÉRÈSE, *se récriant.*

Dieux!

C'est qu'il a de très beaux yeux.

PERRIN, *montrant sa main.*

Et puis une cicatrice...

THÉRÈSE.

Un sourire qui va là.

DÉSAUNAIS, *qui a écrit à mesure.*

L'amour, ainsi qu'la police
N'en demand' nt pas plus que ça.

) A part.)

Un signalement complet... c'est admirable... (*Haut.*) maintenant j'en réponds.

PERRIN, *à Thérèse.*

Tu vois... le citoyen Désaunais en répond !... ainsi ne pleure plus... car vraiment cette petite me fend le cœur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN CHEF DE BUREAU.

LE CHEF DE BUREAU, *accourant avec un papier, et bas à Désaunais.*

Chapotel a fait des aveux... On n'a pas perdu de temps : il y en a trois d'arrêtés.

DÉSAUNAIS.

Trois !

LE CHEF DE BUREAU, *bas.*

Ils étaient en uniforme ; et à la faveur de cet habit, ils devaient s'approcher...

DÉSAUNAIS, *regardant le papier.*

Et ce Crussac en est ! .. Victoire !

LE CHEF DE BUREAU, *bas.*

Oui, mais les autres ont échappé !

DÉSAUNAIS, *à lui-même.*

Ah ! diable !.. C'est égal.. par ceux-ci, nous pourrons peut-être... avec un peu d'adresse... (*Au chef de bureau.*) Qu'on les amène. (*Le rappelant.*) Ah ! cet ordre... le nommé Bernard... (*bas*) Quatre gendarmes à cheval... Vite !

(Le chef de bureau sort.)

PERRIN, *de l'autre côté, à Thérèse.*

Tu vois qu'il s'en occupe... Il s'en occupe toujours ! Il y a mis une obligeance...

UN HUISSIER, *entrant par la porte à droite.*

Citoyen Désaunais, le ministre vous demande sur-le-champ.

DÉSAUNAIS.

J'y cours... (*A lui-même et préparant ses papiers.*) Grâce au ciel! j'ai déjà plusqu'il n'en faut pour le mettre de bonne humeur... Il sera con-tent de moi.

PERRIN, *à Thérèse.*

Maintenant, ma bonne, je crois que nous pouvons nous en aller bien tranquilles.

(Il prend Thérèse sous le bras et se dispose à sortir avec elle.)

DÉSAUNAIS *prend son portefeuille et va partir.*

(Se ravisant)

Ah! et mes jeunes gens qui vont venir... Il me faut quelqu'un d'adroit, quelqu'un de fort pour les interroger, et tâcher de pénétrer... (*Ses regards tombent sur Perrin, qui s'enva avec Thérèse, et qui s'est arrêté pour le saluer.*) Eh! parbleu! je vais chercher bien loin... (*Il rappelle Perrin.*) Citoyen Perrin!

PERRIN, *s'arrêtant.*

Plaît-il?

DÉSAUNAIS, *bas.*

Ne sortez pas : j'ai besoin de vous.

PERRIN, *quittant le bras de Thérèse.*

Comment?

DÉSAUNAIS.

Un travail pressé... une mission importante... Voici le moment de vous montrer.

PERRIN.

Enfin! c'est tout ce que je demandais...

THÉRÈSE, *près de la porte.*

Vous ne venez pas, mon oncle?

PERRIN.

Impossible, ma bonne : il paraît que nous sommes dans le

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

coup de feu... Retourne à la maison, Bernard ne tardera pas à aller t'y rejoindre, et moi-même...

THÉRÈSE.

Mais...

PERRIN.

S'il y avait quelque chose de nouveau, viens tout de suite m'en instruire. Le citoyen Désaunais le permet.

DÉSAUNAIS, *faisant signe à l'huissier.*

Sans doute !...

THÉRÈSE, *sortant avec l'huissier.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que nous allons devenir ?

PERRIN, *avec empressement, à Désaunais.*

De quoi s'agit-il ?

DÉSAUNAIS, *en confidence.*

Il y en a trois d'arrêtés !

PERRIN, *étonné.*

Trois d'arrêtés ?

DÉSAUNAIS.

Oui... ce complot... contre les jours du premier consul...

PERRIN, *effrayé*

Ah ! mon Dieu !... Ils voulaient...

DÉSAUNAIS.

Cela vous regarde.

PERRIN.

Moi ?...

DÉSAUNAIS.

Vous savez ce que vous avez à faire ?

PERRIN, *hésitant.*

Mais...

DÉSAUNAIS, *à mi-voix.*

Ne les effrayez pas.. promettez leur... leur grâce.. (*Avec un sourire équivoque*) comme nous faisons toujours.

PERRIN, *avec bonté.*

Vous avez raison... c'est la bonne manière.

DÉSAUNAIS.

Dites... que c'est l'intention du ministre, si vous êtes content d'eux... s'ils ne vous cachent rien...

PERRIN, *voulant le retenir.*

Mais expliquez-moi...

L'HUISSIER, *rentrant par la droite.*

Citoyen Désaunais !..

DÉSAUNAIS, *à Perrin.*

Ah ! c'est vrai ! Le ministre m'attend... Adieu ! adieu... bonne chance...

(Il entre avec empressement chez le ministre ; l'huissier le suit et ferme la porte au nez de Perrin, qui voulait encore parler à Désaunais.)

PERRIN, *seul.*

Une conspiration !.. des gens arrêtés !.. Qu'est-ce que je peux faire ...? Ah ! je comprends... mission de paix, d'indulgence... ramener la brebis égarée... Au fait, ça rentre dans mes anciennes attributions !... (*Voyant la porte du fond s'ouvrir.*) Chut ! ce sont eux.

SCÈNE X.

MICHEL PERRIN, JULES, *deux autres* JEUNES GENS *en uniforme, tous trois conduits par les huissiers et les gendarmes.*

L'HUISSIER, *aux jeunes gens.*

Attendez ici.

(Il sort avec les autres et les gendarmes. Les portes se referment.)

JULES, *à ses amis.*

Quelle fatalité !..

PREMIER JEUNE HOMME, *bas.*

Un projet si bien combiné...

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *de même.*

Il y avait des traîtres !...

JULES, *apercevant Perrin..*

Que vois-je?...

LES DEUX AUTRES.

Encore lui !...

JULES, *bas.*

Il était hier chez Bernard...

LE PREMIER JEUNE HOMME, *de même.*

Le soir, au Cadran bleu...

JULES, *bas.*

Et maintenant !... Nous étions vendus !... Le misérable !... (*Serrant la main de ses amis.*) C'est fait de nous !... mais notre mort sera vengée.... Il n'y a que nous d'arrêtés, les autres agiront... Pas un mot...

(Ils restent tous trois immobiles de côté.)

PERRIN, *à part.*

Je crois que c'est le moment... (*Allant à eux et avec bonté.*) Eh bien ! mes pauvres enfans, qu'est-ce que nous avons fait là?... (*Reconnaissant Jules.*) Que vois-je?... Comment, le citoyen Jean Durand.. !

JULES, *avec ironie.*

Cela vous étonne ?...

PERRIN, *joignant les mains.*

Ah ! mes amis !... mes amis !... où allons-nous?... Qu'est-ce que c'est que des têtes comme cela?...

JULES, *avec mépris.*

Oh ! la vôtre est bien meilleure !.. Vous ne faites pas d'imprudence, vous !... et je dois convenir que vous avez là, monsieur, une jolie profession.

PERRIN, *noblement.*

Oui, jeunes gens!... et jamais je n'en ai mieux senti la noblesse et la dignité.

JULES, *ironiquement.*

C'est possible!... mais vous ne savez pas votre métier...

PERRIN.

Comment?...

JULES, *de même.*

Sans doute!... il faut s'y prendre plus adroitement... avoir l'air d'abonder dans notre sens... dire que le gouvernement est un gouvernement despotique... que le premier consul mériterait...

PERRIN.

Hé! pourquoi donc dirais-je cela?.. quand je pense le contraire... quand mon admiration...!

JULES, *avec impatience.*

C'est bien!... épargnez-nous des discours inutiles.

PERRIN.

Non... vous m'entendrez, jeunes gens!... dussions-nous rester ici jusqu'à demain matin... Vous m'ouvrirez votre âme... vous me direz tout.

JULES, *à ses amis.*

Nous y voilà... il s'imagine...

PERRIN, *se mettant entre eux et leur prenant les mains* (1).

Allons, mes enfans, un peu de confiance... je vous parle comme un père... Mais il est impossible que vous ne vous repentiez pas... (*Sévèrement.*) La vie d'un homme, jeunes gens!... la vie d'un homme! savez-vous ce que c'est, et de quel poids vous alliez vous charger?... Qui vous a donné le droit d'en disposer?... S'il était coupable même, qui vous a chargé de le punir?... (*Avec émotion.*) Un coupable!... hé!

(1) Jules, Perrin, les deux Jeunes Gens.

mes enfans... la justice humaine elle-même tremble quand il faut le frapper... et Dieu pardonne !

JULES, *regardant ses amis.*

Quel langage !...

TOUS TROIS.

Mais, monsieur...

PERRIN.

Je sais ce que vous allez me dire !... que cet homme... vous le détestez... que vos opinions... Qu'importe, mes enfans !... un crime est toujours un crime !.. (*S'animant.*) Vous voulez le renverser !... et qui mettrez-vous à sa place ?... Vous ?... Hé ! mes pauvres amis !... avec toute sa force, il a bien de la peine à contenir les factions... à pacifier la France !... et vous vouliez... sans songer aux suites d'un pareil attentat !... à votre pays, aux maux incalculables...

JULES.

Hé ! monsieur...

PERRIN, *s'animant de plus en plus.*

A vous-mêmes ! aux dangers auxquels vous vous exposiez... (*Mouvement de fierté de Jules.*) Eh bien ! non, je le sais... vous avez du cœur... vous ne craignez pas la mort !... (*Avec âme.*) Mais vous avez une famille... des parens... une sœur... peut-être, une mère.

JULES, *frappé et avec un soupir.*

Ma mère !... ah !...

PERRIN, *vivement et saisissant son bras.*

Oui, vous avez une mère... j'ai vu briller des larmes !... Eh bien ! jeune homme... cette pauvre mère... qui ne chérit que vous, qui n'existe que par vous... l'avez-vous oubliée ?... la condamnerez-vous à ne plus vous serrer dans ses bras ?... la condamnerez-vous à des larmes éternelles... à mourir de douleur ?.. (*Mouvement.*) Non, non.. n'est-ce pas ?.. Voilà que nous nous entendons... que vous vous repentez... que vous abjurez tout projet coupable... Oui, j'en suis sûr... vous êtes émus !... (*Tout en larmes et les serrant dans ses bras.*) Embrassez-moi

mes enfans... embrassez-moi... et croyez que les conseils d'un vieillard, d'un ami, valent bien ceux de la jeunesse et des passions.

JULES, *très étonné.*

Quels discours!..

PREMIER JEUNE HOMME.

Je n'en reviens pas !...

JULES, *lentement à Perrin.*

Enfin, monsieur ! la conclusion de tout ceci...

PREMIER JEUNE HOMME, *à son camarade.*

C'est un cachot.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *de même.*

Et un jugement !

PERRIN, *cherchant.*

La conclusion... ?

JULES.

Oui... que nous reste-t-il à faire?..

PERRIN.

Mais, rien, je pense.... qu'à vous en aller.... bien tranquillement.

JULES.

Où ça ?..

PERRIN.

Chacun chez vous.

LES DEUX AUTRES.

Comment?

JULES, *à ses amis.*

Chut!.. (*Haut.*) Quoi, monsieur....

PERRIN.

— Ce sont les intentions du ministre ; je ne fais que suivre — ses ordres. je suis content de vous..... je suis sûr de vos — sentimens... vous pouvez vous retirer.

JULES, *hésitant et regardant autour de lui.*

Nous retirer... ? et par où?

PERRIN, *souriant.*

Mais dame... par la porte!.. je ne vous propose certainement pas de sortir par... (*Il montre la fenêtre.*)

JULES, *désignant la porte du fond.*

Mais... cette foule?.. ces huissiers?..

PERRIN, *à lui-même.*

Ah! je comprends... un peu de honte!... je me mets bien à leur place!.. heureusement que nous avons là... ça donne directement dans la rue... (*Il va à la petite porte à gauche, et l'ouvre; pendant ce temps, les deux jeunes gens passent à droite à côté de Jules.*

TOUS TROIS, *étonnés.*

Que vois-je?..

PERRIN.

Tenez, mes enfans... personne ne vous verra.

JULES, *à ses amis.*

Ce n'est pas possible... il y a des gens appostés pour nous saisir... mais que risquons-nous?... (*A part.*) Nous pourrons peut-être encore arriver à temps.

PERRIN, *les faisant passer, et leur serrant la main.*

Adieu mes enfans, adieu mes bons amis! (*A Jules qui est resté le dernier.*) Et vous jeune homme, allez embrasser votre mère.

JULES, *le regardant avec émotion.*

Monsieur... je ne sais comment vous exprimer...

PERRIN, *lui serrant la main.*

C'est bien!... c'est bien...! je vous comprends.

TOUS, *à mi-voix.*

AIR: *Vite à cheval.*

Fuyons / Fuyez sans bruit,

Et que rien ne nous trahisse;
Que le sort vous soit propice !
Fuyons / Fuyez sans bruit,
L'espérance nous / vous conduit.

JULES, *hésitant.*

C'est un beau trait,
Je dois lui rendre justice;
C'est un beau trait...
(Regardant la porte et Perrin avec défiance.)
S'il tient ce qu'il nous promet.

TOUS.

Fuyons / Fuyez sans bruit.
Et que rien ne nous trahisse,
Que le sort vous soit propice !
Fuyons / Fuyez sans bruit,
L'espérance nous / vous conduit.

(Ils sortent ; la porte se referme.)

PERRIN, *seul, avec joie, et s'essuyant les yeux.*

Ah ! je suis content de moi... je suis sûr au moins d'avoir rempli les intentions... (*Regardant au fond.*) Eh ! mais... quel bruit !

SCÈNE XI.

MICHEL PERRIN, BERNARD, *conduit par des gendarmes et des huissiers*, THÉRÈSE *qui le suit en pleurant.*

LES GENDARMES, *à Bernard, et le poussant.*

Allons... pas tant de raisons !

BERNARD.

Soyez tranquilles, je ne veux pas me sauver !

THÉRÈSE, *pleurant.*

Comment, M. Bernard ! vous ! arrêté !...

PERRIN, *le reconnaissant.*

Arrêté ! Bernard ?...

BERNARD.

Oui, vraiment... et comme conspirateur !

PERRIN, *se récriant.*

Comme conspirateur ?

THÉRÈSE.

Ah ! mon oncle, suis-je assez malheureuse !

PERRIN, *vivement.*

Mais ce n'est pas possible ! il y a quelque méprise, quelque malentendu... ou bien... (*A Bernard.*) Tu as donc des ennemis ?... quelqu'un qui t'auras dénoncé... Ah ! nous allons voir !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DÉSAUNAIS, *entrant par la porte qui conduit chez le ministre.*

DÉSAUNAIS.

Le ministre va venir les confronter, et je me flatte qu'il sera content du zèle que j'ai déployé.

PERRIN, *courant à lui.*

Dites donc, citoyen Désaunais...

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que c'est ?

PERRIN, *lui montrant Bernard.*

Voilà Bernard... il est arrêté!...

DÉSAUNAIS (1).

Je le sais... C'est bien.

PERRIN.

Comment! c'est bien!... Mais du tout, c'est une horreur! une indignité!.. Qui est-ce qui a osé le faire arrêter?...

DÉSAUNAIS.

Eh! parbleu! mon cher, c'est vous.

PERRIN.

Moi!...

DÉSAUNAIS.

Une très bonne idée que vous avez eue là, j'en conviens; Vous m'avez donné les renseignemens, le signalement... je ne veux pas vous en ôter la gloire.

BERNARD, *surpris.*

Comment! M. Perrin, c'est vous qui me faites arrêter?

THÉRÈSE, *se récriant.*

Comment! mon oncle, c'est vous!...

PERRIN, *étourdi.*

Qu'est-ce que vous dites? qu'est-ce que vous me demandez? Est-ce que ça peut tomber sous le sens? Vous me feriez croire que c'est moi... que j'ai été... tandis qu'au contraire, je voulais... Ah! laissez donc! Vous finirez par m'embrouiller... que je ne m'y reconnaîtrai plus du tout!.. (*Apercevant Fouché.*) Mais, Dieu merci, voilà Joseph, qui va nous tirer d'embarras.

---

(1) Désaunais, Perrin, Bernard, Thérèse.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FOUCHÉ.

PERRIN, *courant à lui.*

Mon bon Joseph, il faut que je te parle.

FOUCHÉ, *l'éloignant doucement.*

Tout-à-l'heure, mon ami; une affaire de la dernière importance... (*A Désaunais*) Ce soldat?...

DÉSAUNAIS, *montrant Bernard.*

Le voici.

PERRIN.

C'est justement de cela que je veux...

FOUCHÉ, *même jeu.*

Un moment!..

DÉSAUNAIS, *repoussant Perrin.*

Taisez-vous donc!...

PERRIN, *à Thérèse, et s'asseyant avec elle sur la banquette qui est au-dessous de la fenêtre.*

Ne pleure pas, ma bonne, je m'en vais lui parler; il n'y a pas le moindre danger... (*A part.*) Malgré ça, je commence à avoir une peur!...

FOUCHÉ, *regardant Bernard* (1).

Ah! ah!.. c'est vous, jeune homme? J'aurais dû m'en douter! Lorsque l'on forme de mauvaises liaisons... (*Tenant à la main la lettre de Bernard, que Désaunais lui tend.*) Vous vouliez approcher du premier consul?

---

(1) Désaunais, Fouché, Bernard.

BERNARD.

J'en conviens.

FOUCHÉ.

Vous saviez qu'il existait un complot contre lui ?

BERNARD.

C'est vrai.

FOUCHÉ, *vivement.*

Vous en étiez complice ?

BERNARD.

Moi!

THÉRÈSE.

Par exemple !

PERRIN, *se levant.*

Joseph, je t'ai dit que je voulais te parler...

FOUCHÉ, *avec impatience.*

Eh ! morbleu !

(On le fait rasseoir.)

BERNARD, *avec indignation.*

Moi, leur complice !

FOUCHÉ, *froidement.*

Vous ne pouvez pas le nier : je vous ai trouvé, hier matin, en conférence secrète avec le chef de la conspiration.

THÉRÈSE, *respirant à peine.*

Ah ! mon Dieu !

FOUCHÉ.

Le soir, vous étiez au Cadran bleu.

BERNARD.

C'est vrai ; en sortant de là, j'ai écrit à mon général... je voulais le voir... lui seul !... j'aurais pu le sauver, sans trahir leur secret... je l'espérais du moins... il aurait compris mon silence, lui... mais vous, vous ne le pouvez pas.

FOUCHÉ.

Ainsi, vous connaissez les conjurés?.. vous pouvez les nommer?.. indiquer leur retraite ?

BERNARD, *vivement.*

Moi !

AIR : *d'Aristippe.*

Y pensez-vous?... que je me déshonore !
D'un tel espoir j'ai lieu d'être surpris.

FOUCHÉ.

Et pouvez-vous les ménager encore !
Songez-y donc... ce sont les ennemis
Et de la paix et de notre pays.

BERNARD

Je ne sais pas quels princip's sont les vôtres :
Un ennemi... j'puis l'combattr'... le défier...
Mais le livrer !.. adressez-vous à d'autres !
Je suis soldat, ce n'est pas mon métier.

FOUCHÉ *et* DÉSAUNAIS.

Comment ?

BERNARD.

Faites-moi jeter dans un cachot... faites-moi fusiller... je ne dirai pas un mot de plus.

THÉRÈSE, *retombant.*

Il est perdu !

PERRIN, *s'approchant.*

Ah ! ça, est-ce qu'il est fou?.. (*A Thérèse.*) Laisse donc, ça ne se passera pas ainsi ! Joseph....

DÉSAUNAIS, *bas à Fouché.*

Nous saurons bien le faire parler, en le confrontant avec les autres.

FOUCHÉ.

Faites les venir.

DÉSAUNAIS, *s'inclinant.*

Tout de suite. (*Bas à Perrin.*) Faites venir vos trois hommes ?...

PERRIN.

Quels hommes?

DÉSAUNAIS.

Ceux que j'ai laissés, ici, avec vous?...

PERRIN.

Ah !.... soyez tranquille, j'en ai été fort content.... c'est une affaire finie.

DÉSAUNAIS.

Mais où sont-ils ?...

PERRIN, *tranquillement.*

Eh ! bien, ils sont partis.

DÉSAUNAIS.

Partis !... que voulez-vous dire?...

PERRIN, *montrant la petite porte.*

Je leur ai ouvert la porte moi-même.

DÉSAUNAIS.

Celle-ci ?

PERRIN.

Sans doute.

DÉSAUNAIS, *atterré.*

Miséricorde !... nous ne tenons plus rien !... nous sommes ruinés ! perdus !...

FOUCHÉ, *vivement.*

Comment ?

DÉSAUNAIS, *montrant Perrin.*

Il les a laissé échapper !.. Quand je disais que c'était un misérable, un traître !...

PERRIN.

Dieu me pardonne, ils ont tous la tête à l'envers !.... Ne m'avez-vous pas dit, vous-même, de leur promettre leur grâce?...

DÉSAUNAIS, *hors de lui.*

Eh !... Monsieur, ça se promet toujours... (*Furieux.*) Malheureux !... vous avez perdu la France !...

PERRIN, *avec colère.*

J'ai perdu la France, à présent !.. tantôt, je l'avais sauvée !.. Tâchez donc de vous entendre... Vous me ferez croire peut-être que je peux remuer la France avec mon petit doigt !...

FOUCHÉ, *vivement.*

Allons, allons !... il ne s'agit pas de se désespérer !... il faut donner des ordres, il faut courir. (*Allant vers le fond.*) Holà ! quelqu'un...

(Tous les chefs de bureaux, huissiers, gendarmes accourent à sa voix.)

DÉSAUNAIS.

Et où les retrouver maintenant?...

PERRIN.

Mon Dieu, je suis sûr qu'ils sont retournés bien tranquillement à la revue !.. où était leur premier rendez-vous...

TOUS.

A la revue !...

BERNARD, *très agité ; il regarde par la fenêtre.*

En effet .. l'heure approche !... (*On entend une musique éloignée.*) La garde des consuls est déjà rassemblée... Ce mouvement... cette musique... Et ce Crussac qui est libre !... O mon Dieu !... (*à ceux qui l'entourent*) courez vite !...

FOUCHÉ.

Comment?

BERNARD, *hors de lui, à Fouché.*

Je n'y tiens plus !... Oui, c'est à la revue... au moment où il sortira des Tuileries... où on l'entoure pour lui présenter des pétitions... c'est là qu'il doit être frappé !...

TOUS.

Grand Dieu !

FOUCHÉ.

Et il ne veut pas que l'on veille sur lui... (*Aux gendarmes.*) Vite ! votre piquet à cheval !... (*A Désaunais.*) Courez... prévenez Lannes, Duroc.., ses aides-de-camp... (*Aux huissiers.*) Faites venir Comminges... Non, j'y vais moi-même... Ma voiture !...

DÉSAUNAIS, *à haute voix.*

La voiture du ministre !

(Fouché signe quelques ordres; tout le monde va et vient dans le plus grand désordre.)

PERRIN, *au milieu d'eux.*

Mais un moment... expliquez-moi... Qu'est-ce qu'il y a donc?...

CHOEUR.

AIR : *La voix de la patrie.*

Du sort qui le menace
Comment le préserver !
De leur aveugle audace
Qui pourra le sauver ?

BERNARD, *très ému.*

Des armes !... qu'on m'en donne !
Et Bernard aujourd'hui...
Sans accuser personne,
Pourra mourir pour lui !...

CHOEUR.

Du sort qui le menace,
Etc., etc.

FOUCHÉ, *se levant et voulant partir.*

Allons, messieurs !...

BERNARD, *à la fenêtre.*

Attendez ! (*On s'arrête en silence.*) Le bruit des tambours... ces cris... ces acclamations... (*On entend dans l'éloignement les cris :* VIVE LE PREMIER CONSUL !) *Se retournant à Fouché.*) Il sort des Tuileries !...

FOUCHÉ.

O ciel !...

(Musique qui continue en sourdine.)

BERNARD, *avec effroi.*

Il n'est plus temps !...

FOUCHÉ, *tombant sur un siége.*

C'en est fait!... (*Moment de silence et de stupeur. On entend frapper deux coups à la porte secrète, à droite.*) Qu'est-ce donc?

DÉSAUNAIS, *d'une voix tremblante.*

Sans doute... un de mes gens qui vient m'apprendre...

FOUCHÉ.

Ouvrez!...

(Désaunais va ouvrir.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *un* HUISSIER *paraissant à la petite porte.*

L'HUISSIER, *à Désaunais.*

Un homme, enveloppé d'un manteau, et qui a disparu aussitôt, vient de me remettre ceci, pour le citoyen Perrin.

(Montrant une lettre.)

PERRIN, *s'avançant.*

Pour moi?...

DÉSAUNAIS, *la saisissant.*

Un moment!... il était d'intelligence avec eux... il était du complot, j'en suis sûr... et je veux savoir...

(Il brise le cachet.)

FOUCHÉ *vivement.*

Donnez!... donnez!... (*Regardant la signature.*) Jules de Crussac!...

DÉSAUNAIS, *triomphant, à ceux qui l'entourent.*

Voyez-vous!...

FOUCHÉ, *lisant* (1).

« Monsieur, quoique je fusse en votre pouvoir, notre » projet était immanquable... la vie du premier consul était » entre nos mains... Tous les efforts de la police n'auraient pu » le garantir. Le procédé noble et loyal du ministre, dont » vous vous êtes montré un si digne interprète, sa con- » fiance, sa générosité, ont dû changer notre résolution... » Nous renonçons à notre dessein, et mes amis et moi nous » quittons Paris à l'instant. »

TOUS.

Il est sauvé !...

BERNARD, *avec élan.*

Mon pauvre général.

FOUCHÉ, *achevant de lire.*

« Adieu, monsieur. Je regrette de vous voir suivre une » pareille carrière.. Mais si le ministre n'employait que des » hommes comme vous, son pouvoir serait immense, et la » police bien plus facile. »

PERRIN, *cherchant à comprendre.*

Qu'est-ce qu'il veut dire?.. *Une pareille carrière!...*

FOUCHÉ, *à Perrin.*

Comment, mon bon Michel, c'est à toi que nous devons...

DÉSAUNAIS, *avec enthousiasme.*

Quel homme prodigieux !.. je l'avais bien jugé!...

PERRIN, *le regardant avec ironie.*

J'ai encore sauvé la France, n'est-ce pas?.. Eh bien ! moi je n'y comprends rien... et cette lettre... (*La prenant et regardant.*) Si fait! c'est bien pour moi (*Lisant l'adresse.*) Au citoyen Michel Perrin... employé de la police secrète.

---

(1) Désaunais, Fouché, Perrin, Thérèse, Bernard.

THÉRÈSE.

De la police secrète?

BERNARD, *vivement.*

Quoi! M. Perrin... c'est là votre titre?... c'est là votre place?

DÉSAUNAIS.

Eh! mais, sans doute.

PERRIN, *un peu inquiet.*

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?.. Voilà que tu m'effraies aussi, toi!

BERNARD, *vivement.*

C'est que vous ne savez pas... vous ignorez...

PERRIN, *à qui Thérèse a dit un mot à l'oreille, tremblant d'émotion.*

Grand Dieu!.. comment, j'étais!.. moi!... ah!..

(Il se cache la figure de ses deux mains, et tombe accablé sur une chaise.)

THÉRÈSE, *s'empressant auprès de lui.*

Mon oncle!..

BERNARD.

Monsieur Perrin!..

FOUCHÉ, *à Désaunais.*

Qu'est-ce que cela signifie?.. Vous ne m'avez donc pas compris?.. Qu'est-ce qu'il faisait ici?...

DÉSAUNAIS, *interdit.*

Mais dame! il faisait comme les autres.. il faisait des rapports.

FOUCHÉ, *avec un geste de colère.*

Hum!.. sotte espèce!.., (*Courant à Perrin.*) Mon ami, mon bon Michel... pardonne!.. je n'ai jamais pensé... Mais la précipitation.. J'étais si occupé.. et puis tu voulais être employé sur-le-champ.. tu étais décidé à tout faire!..

PERRIN, *relevant sa tête et noblement.*

Oui, sans doute, j'aurais tout fait!.. j'aurais frotté vos appartemens.. monté du bois.. tout ce qu'il y a de plus pénible, tout ce qu'un honnête homme peut faire, pour gagner du pain, sans rougir.. je l'aurais fait! Mais me déshonorer! flétrir quarante ans d'une vie irréprochable!

FOUCHÉ, *voulant prendre sa main.*

Mon ami!

PERRIN, *se levant et le repoussant.*

Votre ami!

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Moi, votre ami!... non, je ne veux plus l'être!
Et pour jamais je brise tous nos nœuds...
Je ne dois plus vous parler, vous connaître;
Je veux que rien, en fuyant de ces lieux,
Ne me rappelle un jour aussi honteux.
(Comme frappé d'une idée, et tirant une bourse de sa poche.)
Dieux! et cet or, dont l'aspect seul m'irrite.
Cet or, Monsieur, dont je suis indigné...
Reprenez-le... reprenez-le bien vite;
Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné!
(Jetant la bourse avec force à ses pieds.)
Tenez, tenez, reprenez-le bien vite;
Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné!
Non, Monsieur, je ne l'ai pas gagné! *Bis.*

FOUCHÉ, *l'arrêtant.*

Michel! c'est une funeste méprise!... Mais je puis tout réparer, je puis te donner...

PERRIN, *avec force, et voulant s'éloigner.*

Rien.

FOUCHÉ.

Pourtant...

PERRIN.

Rien, vous dis-je!... je ne veux plus rien de vous.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

FOUCHÉ, *après un silence, lui prenant la main et l'amenant sur le devant du théâtre.*

(Lentement.)

Quoi?... pas même cette petite cure de Normandie, que tu regrettes si fort?

PERRIN.

Comment?

FOUCHÉ.

Le concordat est signé de ce matin... et ce Joseph, que tu accuses, que tu maudis!... songeait cependant au seul bonheur qui te convienne. (*Tirant un papier de sa poche.*) Voici ce que Portalis, le ministre des cultes, vient de m'envoyer.

PERRIN, *y jetant les yeux et s'attendrissant.*

Ma nomination!... mon petit village... je reverrais... Ah! Joseph! il ne fallait pas moins que cela... (*Se jetant dans ses bras, et d'une voix entrecoupée.*) Je te pardonne! mais tu m'as fait bien du mal.

BERNARD, *avec joie.*

Oh! que je suis content!

THÉRÈSE, *de même.*

Et moi! mon pauvre oncle! mon pauvre oncle!

PERRIN, *s'essuyant les yeux.*

Oui, oui!... mais que je parte tout de suite... je ne veux pas rester un instant de plus...

FOUCHÉ, *l'arrêtant.*

Oh! tu ne peux pas t'en aller comme cela!... il faut que je te présente au premier consul, qu'il sache ce qu'il te doit.

PERRIN, *souriant malgré lui.*

Me présenter, moi? Comment! je verrais le grand homme!... Eh bien! j'y consens... ça me fera plaisir... pour que je puisse dire là-bas : *Je l'ai vu!*... Mais qu'il ne s'avise pas de vouloir me faire évêque... Non, non, ça ne me convient pas.

FOUCHÉ, *souriant.*

Non ; mais une petite pension... (*Mouvement de Perrin, qui veut refuser*) pas pour toi, mais pour tes pauvres ?

PERRIN

Ah ! ça, c'est différent ! car ce qu'il me faut, à moi, vois-tu, Joseph, c'est mon obscurité, mes bons paroissiens, mes petits enfans... (*Montrant Thérèse et Bernard.*) ces deux-là, que j'emmène avec moi.

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle !

BERNARD.

Nous ne vous quitterons plus.

PERRIN, *tendant la main à Fouché.*

Et puis de temps en temps des nouvelles de mon ami Joseph ! que j'apprenne que tout va bien... qu'il n'y a plus de conspirateurs, par conséquent plus de... (*Regardant Désaunais, et se penchant à l'oreille de Fouché*) tu sais ce que je veux dire.

CHOEUR.

AIR : *Vive l'empereur* (du Czar.)

Gloire à ses talens,
Ses nobles accens,
Sa prudence,
Conjurent soudain
Ici le plus lâche dessein.
Du chef immortel
Qu'enfin le ciel
Donne à la France,
Il sauve à-la-fois
Les jours et les futurs exploits.

PERRIN, *au Public.*

AIR : *A soixante ans.*

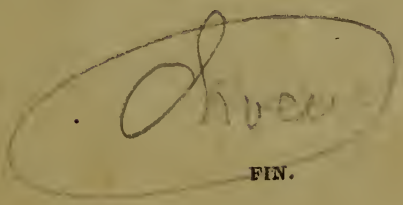
Je vais revoir ma modeste retraite ;
Mais je voudrais, en partant de Paris,
Etre bien sûr, cela seul m'inquiète,
De n'y laisser que des amis ;

(Au Public.)

Oui, mes enfans, soyez tous mes amis ?
Si, par malheur, en ces lieux, ma présence
A pu déplaire... imposez-vous la loi
De l'oublier !... pour les autres, je croi,
J'ai tant prêché la bonté, l'indulgence,
Qu'il en faut bien avoir un peu pour moi.

TOUS EN CHOEUR.

Quand pour autrui l'on prêche l'indulgence,
On a bien droit d'en obtenir pour soi.



FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel